

femme du gouverneur, qui étoit demeurée dans le château, la forcent de leur donner les clefs de la place; courent à l'église, massacrent cette multitude d'habitans, & viennent ouvrir les portes à Caled.

Pendant qu'une nouvelle armée, envoyée par Omar, venoit grossir les troupes d'Abu-Obéida, ce capitaine amusoit les Chrétiens par des conférences. Caled fut un des négociateurs. Accompagné de cent Sarafins, il va trouver Manuel, général de l'Empire, qui, le voyant s'asseoir avec ses compagnons sur la terre nue, au lieu de monter sur les sièges magnifiques qu'il leur avoit préparés, leur en demanda la raison: « Dieu, répondit Caled, a donné » la terre aux Musulmans pour leur servir » de siège; & c'en est un plus riche que les » plus superbes tapis des Chrétiens. » Dans le cours de la conférence, Manuel & Caled s'échauffèrent; & l'ambassadeur Arabe s'emporta jusqu'à dire qu'un jour il verroit Manuel conduit à Omar, la corde au cou, pour avoir la tête tranchée. « Tu ne » me parles sans doute avec tant d'insolence, lui répliqua le capitaine Grec, » que par confiance dans le droit des gens, » qui met à couvert les ambassadeurs; mais » je te châtierai dans la personne de trois » prisonniers, tes amis, auxquels je vais sur » le champ faire couper la tête. — Prends

» bien garde à ce que tu vas faire, reprit  
 » Caled en fureur ; je jure, par le nom de  
 » Dieu, par Mahomet & par le saint tem-  
 » ple de la Mecque, que, si tu les fais mou-  
 » rir, je te tuerai tout-à-l'heure de ma  
 » propre main ; & que les Musulmans qui  
 » sont ici, tueront chacun leur homme,  
 » quoi qu'il en puisse arriver. » En même  
 tems, il se leve, & tire son épée ; tous les  
 Sarafins en font autant : Manuel, effrayé,  
 n'ose éprouver si Caled tiendra parole ; il  
 s'adoucit, & le reste de la conférence se  
 passe paisiblement.

Les troupes Impériales & Musulmanes  
 combattent, durant plusieurs jours, dans les  
 plaines d'Yarmouc. Abu-Sofian, un des  
 principaux capitaines Arabes, chargé d'ex-  
 horter les soldats de son parti, leur dit pour  
 toute harangue : « Musulmans, songez que le  
 » paradis est devant vous, le diable & le feu  
 » de l'enfer derriere. » Ces paroles les en-  
 flamment ; par-tout, les Romains sont vain-  
 cus : mais ce triomphe coûta cher aux Sa-  
 rafins ; car les archers Chrétiens tiroient si  
 promptement & si juste, que, sans compter  
 les morts & les blessés, plus de sept cents  
 ennemis perdirent un œil ou les deux yeux,  
 ce qui fit surnommer cette terrible bataille,  
 la journée de l'aveuglement. La victoire fut  
 dûe principalement à la valeur des fem-  
 mes Musulmanes, qui rallierent trois fois

les fuyards, & les forcèrent de retourner au combat. Caulah, cette digne sœur de l'intrépide Déral, étoit à leur tête. Elle fut blessée & renversée par terre. Oséira, autre héroïne, la vengea en faisant sauter, d'un coup de sabre, la tête à celui qui l'avoit terrassée. Elle vint ensuite lui demander comment elle se portoit : « Fort bien, répondit Caulah; car je vais mourir. » Cependant elle ne mourut pas; & cette généreuse femme passa la nuit suivante à visiter & à panser les blessés.

Omar choisit un brave Musulman, nommé Saïd-Ebn-Amir, pour commander huit mille hommes qu'il fait marcher en Syrie. En lui donnant un drapeau de soie rouge, il lui dit qu'il l'honoroit de cet emploi, dans l'espérance qu'il s'en acquiteroit dignement. « Prenez bien garde sur-tout, ajouta-t-il, de vous laisser aller aux appétits désrégés de la nature. Comportez-vous toujours en véritable disciple du prophète : pratiquez sa doctrine, imitez ses vertus; & l'Eternel, qui verra vos actions, vous couvrira de gloire dans ce monde & dans l'autre. » Saïd se prosterna devant le Calife; & pour lui témoigner sa vive reconnoissance : « Seigneur, lui dit-il, vous venez de me donner un excellent avis; permettez-moi de reconnoître vos bontés par un conseil qui peut vous être

» utile. — Parlez, répondit Omar. — Je vous  
 » avertis, Seigneur, reprit Saïd, de crain-  
 » dre Dieu plus que les hommes, & non  
 » les hommes plus que Dieu ; d'aimer tous  
 » les Musulmans comme vous-même &  
 » comme votre propre famille, tant ceux  
 » qui sont éloignés, que ceux qui sont  
 » près de vous ; de ne rien faire, de ne  
 » rien commander que de juste, & de dé-  
 » fendre tout ce qui ne l'est pas. » Durant  
 ce discours, Omar tint les yeux fixés vers  
 la terre, ayant le front appuyé sur son bâ-  
 ton. Ensuite, levant la tête, il laissa couler  
 des larmes ; & , poussant un profond soupir :  
 » O Saïd ! s'écria-t-il, jamais ces maximes  
 » ne s'effaceront de mon esprit : je bénis  
 » ton zèle ; puissent mes successeurs trouver  
 » quelquefois des sujets qui leur rappellent  
 » ainsi leurs devoirs ! »

✻ [ 637. ] ✻

Abu-Obéïda forme le siège de Jérusa-  
 lem. Après quelques attaques, le patriar-  
 che de cette ville consent à capituler,  
 pourvu que ce soit avec le Calife en per-  
 sonne. Omar, à cette nouvelle, se met en  
 marche dans un équipage dont l'austère  
 simplicité seroit aujourd'hui un objet d'ad-  
 miration dans le chef d'un ordre religieux.  
 Rien de plus modeste que l'extérieur de ce

prince, qui, du fond de sa retraite de Médine, bouleversoit alors la Syrie & la Perse, méditoit l'invasion de l'Égypte, & préparoit pour ses successeurs les ressorts de la monarchie universelle. Il avoit fort peu de suite. Il montoit un chameau roux, chargé de deux sacs : l'un contenoit la provision ordinaire des Arabes, c'est-à-dire, de l'orge, du riz, ou du froment bouilli & mondé; l'autre renfermoit des fruits. Devant lui, étoit une outre remplie d'eau; derrière étoit un grand plat de bois, dans lequel il mangeoit avec ses gens, sans distinction, après avoir fait la prière. Dans sa route, il réforma tous les abus qui s'offrirent à ses yeux. Ayant apperçu de pauvres tributaires que des Musulmans, maîtres impitoyables, châtioient, faute de paiement, en les exposant au soleil, supplice horrible dans ces climats brûlans, il s'approcha de ces infortunés, & leur demanda quel crime ils avoient pu commettre. « Hélas ! Seigneur, répondirent-ils, » nous sommes de malheureux esclaves, » qui n'avons pu donner à nos maîtres la » taxe qu'ils nous ont imposée. » Le Calife, touché de compassion, fit appeler ces ames féroces, & leur dit d'un ton severe : « Misérables ! avez-vous oublié cette » maxime du prophète : *n'affligez pas les*

» hommes ; car ceux qui affligent les hommes en ce monde , seront punis dans l'enfer au jour du jugement ? » Aussi-tôt il rendit la liberté à ces esclaves , & menaça leurs maîtres de son indignation , s'ils ufoient désormais d'une telle barbarie.

Arrivé au camp , Omar débute par un sermon ; & , remarquant des Sarafins vêtus d'habits de soie , qu'ils avoient gagnés au pillage , ils les fit traîner dans la boue , le visage contre terre , & commanda que l'on mît en pièces leurs magnifiques vêtemens. Il donnoit lui-même l'exemple de la rigidité : sa tente n'étoit que de poil ; il n'avoit d'autre siège que la terre ; & ce fut avec cette grave & majestueuse abnégation , qu'il donna audience aux députés de Jérusalem. Les articles furent bientôt réglés ; & comme cette fameuse capitulation a servi , dans la suite , de modèle aux Musulmans , nous en rapporterons la substance.

» Au nom du Dieu des miséricordes !  
 » Omar , commandant des fidèles , aux citoyens de Jérusalem. Ils seront protégés ;  
 » ils conserveront la vie & leurs biens ;  
 » Leurs églises ne seront pas démolies : eux seuls en auront l'usage ; mais ils n'empêcheront pas les Musulmans d'y entrer ni  
 » jour ni nuit ; ils en ouvriront les portes  
 » aux passans & aux voyageurs ; ils n'érigeront point de croix au-dessus ; ils ne

» sonneront point les cloches, & se con-  
» tenteront de tinter; ils ne bâtiront de  
» nouvelles églises, ni dans la ville, ni  
» dans son territoire. Si quelque voya-  
» geur Musulman passe par leur ville, ils  
» seront obligés de le loger & de le nour-  
» rir gratuitement pendant trois jours. On  
» ne les obligera point d'enseigner l'Alco-  
» ran à leurs enfans; mais ils ne parle-  
» ront point ouvertement de leur religion  
» aux Musulmans, ils ne solliciteront per-  
» sonne à l'embrasser; ils n'empêcheront  
» point leurs parens de la quitter, pour faire  
» profession du Musulmanisme. Ils ne  
» montreront pas publiquement dans les  
» rues leurs croix & leurs livres. Ils témoi-  
» gneront du respect aux Musulmans, &  
» céderont leur place, lorsque ceux-ci vou-  
» dront s'asseoir. Ils ne seront pas vêtus  
» comme eux; ils ne porteront ni leurs  
» bonnets, ni leurs turbans, ni leurs chauf-  
» fures; ils garderont par-tout un habil-  
» lement distinctif, & ne quitteront ja-  
» mais la ceinture. Ils ne partageront pas  
» leurs cheveux, comme les vrais fidèles.  
» Ils ne parleront pas la même langue,  
» ne prendront pas les mêmes noms, &  
» ne se serviront pas de la langue arabe  
» dans les devises de leurs cachets. Ils  
» n'iront point à cheval avec des felles.  
» Ils ne porteront aucune sorte d'armes.

» Ils ne vendront point de vin. Ils ne  
 » prendront chez eux aucun domestique  
 » qui ait servi un Musulman. Ils paye-  
 » ront ponctuellement le tribut. Ils recon-  
 » noîtront le Calife pour leur souverain,  
 » & ne feront jamais, ni directement ni in-  
 » directement, rien de contraire à son  
 » service.»

Tel fut l'acte qui asservit pour toujours Jérusalem aux plus cruels ennemis du Christianisme. Omar fit son entrée dans cette nouvelle conquête, non avec la pompe insolente de ces triomphateurs de l'ancienne Rome, mais avec toute la simplicité d'une pauvreté volontaire, qui peut-être au fond cacheoit autant d'orgueil. Il étoit vêtu d'un méchant habit de poil de chameau, sale & déchiré; & l'on eut beaucoup de peine à l'engager à se revêtir d'une autre robe, pendant quelques momens qu'on employa à laver ses augustes hailons, qu'il reprit aussi-tôt. Il visita l'église de la Résurrection, & s'assit au milieu. Le patriarche l'accompagnoit. Le Calife lui ayant demandé une place où il pût faire sa priere, ce prélat lui répondit de la faire où il étoit. « Non, dit le monarque Sa-  
 » rasin : les Musulmans s'empareroient  
 » aussi-tôt de votre temple; & rien ne  
 » pourroit les empêcher de prier eux-mê-  
 » mes dans une église où le Calife auroit

» prié. » Il se retira seul sur les degrés du portique, où il se mit à genoux pour adorer le Dieu de Mahomet. Ensuite il pria le patriarche de lui indiquer un lieu où il pourroit bâtir une mosquée. Le prélat lui montra l'endroit où étoit la pierre sur laquelle Jacob s'endormit, lorsqu'il eut la vision de l'échelle mystérieuse. Cette pierre étoit couverte d'ordures accumulées depuis long-tems. Omar fit assembler un grand nombre de Musulmans, pour nettoyer ce lieu ; il mit lui-même la main à l'œuvre, & prit dans sa veste autant qu'il put de ces ordures, qu'il porta loin de-là. Les Arabes, animés par son exemple, mirent bientôt la pierre à découvert, & l'on travailla sur le champ à la construction de la mosquée.

[ 638. ]

Les Musulmans menacent Antioche. Constantin, fils de l'empereur Héraclius, empereur lui-même, croit que la voie la plus sûre & la plus courte pour conjurer l'orage prêt à fondre sur cette grande & superbe cité, rivale de Constantinople, est de faire périr le Calife. C'étoit l'ame de toutes les armées des Sarasins ; & ce coup terrible devoit tenir leurs bras suspendus, & les arrêter au fort de leur course. Il envoie un assassin à Médine.

Ce

Ce malheureux saisit l'instant où le prince alloit, après la priere, se promener hors de la ville selon sa coutume. Il monte sur un arbre; il s'y tient caché jusqu'au moment où il voit Omar se coucher par terre, fort près de lui, pour dormir. Ravi d'une si belle occasion, il descend, il s'approche le poignard à la main; mais, sur le point de consommer son crime, une frayeur soudaine le saisit; il tremble à la vue d'un monarque, dont le nom seul allarmoît l'Asie; il se jette à ses pieds, il lui avoue le dessein du jeune empereur; & le Calife, loin de perdre la vie, acquiert encore la gloire de pardonner à son meurtrier.

Dans un combat qui se livre en Syrie, un soldat Musulman, appelé *Damès*, est fait prisonnier, & conduit dans la tente du général Romain, où on le charge de chaînes. La foule, qui alloit & revenoit comme des vagues, renverse cette tente. Trois domestiques qui la gardoient, craignant la colere de leur maître, & n'ayant personne pour les aider, disent à *Damès* que, s'il veut leur prêter du secours, ils le délieront, à condition qu'il reprendra volontairement ses fers, jusqu'au retour du général, qui récompensera de la liberté cet important service. Le prisonnier y consent; mais, à peine est-il

*An. Arabes.*

F

en liberté, qu'il saisit deux des domestiques, l'un avec la main droite & l'autre avec la gauche, & leur froisse la tête avec tant de violence contre celle du troisième, qu'ils tombent tous trois sans vie. Ensuite il ouvre un coffre, d'où il tire un fort bon habit; &, montant sur un cheval du capitaine Romain, il va rejoindre les drapeaux de ses compatriotes.

Il y avoit alors dans les armées Musulmanes un Arabe, dont la rare vertu servoit de modèle à tous les sectateurs de Mahomet. Il s'appelloit *Omar*; entièrement détaché des choses de ce monde, uniquement occupé de celles de l'autre vie, c'étoit à lui que les Sarasins devoient cette noble simplicité qu'ils conservoient au milieu des plus riches conquêtes. Mortel ennemi du luxe, tous les meubles d'*Omar* consistoient dans une épée, une lance, un cheval, un chameau, un havre-sac, un plat & un Alcoran. Jamais il ne gardoit rien pour lui-même de la part du butin qui lui revenoit, & il la partageoit à ses amis. S'il en restoit quelque chose, il l'envoyoit au Calife pour la distribuer aux pauvres.

On étoit en Automne; & la saison étant déjà très-rude, plusieurs Arabes furent saisis de froid, au point de ne pouvoir suivre l'armée qui, après la prise

d'Antiochë & de plusieurs autres places importantes, marchoit à la conquête de Césarée. Un vieux Chrétien leur fit boire du vin, comme un excellent remède pour recouvrer leur chaleur & leurs forces. Ils en prirent si largement, qu'ils n'en eurent que plus de peine à gagner le camp. Amrou, qui conduisoit les troupes, consulta sur ce point Abu-Obéïda, qui répondit qu'il falloit, pour expier cette prévarication, administrer à chacun des coupables quatre-vingt coups de bâton sur la plante des pieds, comme Omar l'avoit ordonné en pareil cas; ce qui fut ponctuellement exécuté. Malgré la rigueur de ce châtimement, ces ardens disciples du Musulmanisme étoient si repentans de leur faute, qu'ils croyoient ne pouvoir la réparer pleinement, qu'en tuant le Chrétien suborneur. Ce qu'ils auroient fait, si Amrou ne l'eût soustrait à l'emportement de leur zèle.

A l'approche des Sarasins, Constantin sort de Césarée, & les deux armées campent en présence l'une de l'autre. Le jeune empereur desire une entrevue, & le capitaine Musulman se rend sans crainte au camp des Romains. Constantin lui demande quel droit les Sarasins prétendent avoir à la possession de la Syrie: « Le » droit que confere le Créateur, répond » Amrou; la terre appartient à Dieu; il

» la donne pour héritage à qui il lui plaît ;  
 » & c'est le succès des armes qui mani-  
 » feste sa volonté suprême. Au reste, je  
 » vous offre un moyen de vous sauver ;  
 » faites-vous Mahométans, ou soumettez-  
 » vous à payer tribut. » Ce moyen ayant  
 été rejeté d'une voix unanime : « Eh  
 » bien ! reprit Amrou , il ne reste plus  
 » qu'à vuidier la querelle par les armes. »  
 Quelques heures après , on en vint aux  
 mains ; les Chrétiens furent vaincus : Con-  
 stantin prit la fuite , & la conquête de Cé-  
 sarée, d'Acre, de Joppé, de Tibériade,  
 & de toutes les autres villes qui n'avoient  
 point encore reçu le joug , acheva l'entiere  
 réduction de la Syrie & de la Palestine.

Un cousin-germain de Mahomet ayant  
 été fait prisonnier , fut conduit à l'empereur  
 Héraclius. Omar, qui avoit pour ce  
 Musulman une vénération profonde, écri-  
 vit aussi-tôt au César, pour obtenir sa li-  
 berté. La lettre du Calife étoit conçue en  
 ces termes : « Au nom du Dieu des mi-  
 » séricordes ! louanges à l'Eternel , qui est  
 » le seigneur du monde présent & du  
 » monde à venir ; qui n'a ni femme , ni  
 » fils (\*) ; & que la bénédiction de Dieu

---

(\*) Les Musulmans accusent les Chrétiens de  
 donner une femme à Dieu , parce que ceux-ci  
 reconnoissent la sainte Vierge pour mere de Dieu.

» soit sur Mahomet, son prophète & son  
 » apôtre divinement assisté ! Le serviteur  
 » de Dieu, Omar, commandant des Fi-  
 » dèles, à Héraclius, empereur des Grecs.  
 » A la réception de cette lettre, ne man-  
 » quez pas de me renvoyer Abdallah, cou-  
 » sin de notre prophète, & votre prison-  
 » nier. Si vous obéissez, j'espère que  
 » Dieu vous conduira dans le chemin du  
 » salut. Mais, si vous osez mépriser ma vo-  
 » lonté, j'enverrai contre vous des gens  
 » dont le Seigneur dirige le bras. » Cette  
 superbe épître intimida le foible Héraclius.  
 Il avoit fait à son prisonnier des offres  
 magnifiques, pour l'engager à renoncer  
 à sa religion. Elles avoient été inutiles. Il  
 avoit employé les menaces avec aussi peu  
 de succès. Il lui avoit promis la liberté,  
 s'il vouloit seulement se prosterner devant  
 le crucifix une seule fois ; il l'avoit pressé  
 de boire du vin, & de manger de la  
 chair de porc ; &, comme Abdallah l'a-  
 voit refusé, il l'avoit fait enfermer dans  
 une chambre où l'on ne lui donnoit rien  
 autre chose. Il y étoit resté durant quatre  
 jours, sans toucher à ces alimens prohibés  
 par le prophète, ne voulant point que son  
 exemple pût séduire aucun Musulman.  
 Enfin le timide empereur le renvoya com-  
 blé de présens ; & le chargea de dons  
 précieux pour le Calife. Parmi les choses

rare que lui envoyoit le prince Grec ; on remarquoit un bijou d'une grande valeur. Omar le fit voir aux jouailliers de Médine, qui n'en connurent pas le mérite. Les Musulmans l'engagerent à le garder pour son usage. « Non, dit-il, je ne veux point en répondre à l'état. » Il le fit vendre ; & la somme qu'on en tira fut déposée dans le trésor public, dont il se croyoit le gardien plutôt que le maître.

[ 639. ]

Amrou se dispose à pénétrer dans l'Égypte. Mais, sur le point d'entrer dans cette vaste & fameuse région, il reçoit du Calife, une lettre conçue en ces termes : « Si, à l'arrivée de ce courrier, vous êtes encore en Syrie, ne passez pas en Égypte. Si vous êtes déjà en Égypte, continuez votre marche avec l'aide de Dieu. » C'étoit un effet de la jalousie des ennemis d'Amrou, qui voyoient, à regret, ce grand capitaine prêt à recevoir une ample moisson de gloire ; & les termes faisoient assez connoître qu'Omar n'avoit écrit que pour satisfaire à leur importunité. Mais Amrou avoit aussi ses amis : il fut averti du contenu de la lettre du Calife. Il la reçut à Raphia, dernière ville de la Palestine, & ne l'ouvrit que lorsqu'il fut arrivé au-delà des frontières du pays dont

il méditoit la conquête. Il en fit alors la lecture en présence des principaux officiers, & leur demanda s'ils étoient en Syrie ou en Egypte. Sur ce qu'ils répondirent qu'ils étoient en Egypte : « Eh » bien, dit-il, obéissons donc au vicaire » du prophète, & continuons notre marche : Dieu nous ordonne de nous rendre maîtres de ce pays. »

Tous les remparts de l'Egypte tombent sous les coups des Musulmans, & la victoire les conduit jusqu'aux portes d'Alexandrie, dont Amrou forme le siège. Ce général, qui donnoit dans les batailles l'exemple de la valeur, ne s'en rapportoit qu'à lui-même de tous les détails de la guerre. Il voulut reconnoître en personne la situation & la force de cette capitale ; il ne prit avec lui que Verdan, son esclave, & l'un des principaux officiers nommé Muslima. Mais, s'étant avancé trop près des murailles, il fut pris & conduit devant le gouverneur, qui, lui ayant fait des questions auxquelles il répondit avec la plus grande fierté, le reconnut, & dit à ses gens : « C'est Amrou lui-même ; » qu'on lui tranche la tête tout-à-l'heure. » Verdan, qui entendoit la langue Grecque, voyant le danger de son maître, se tourna vers lui avec mépris ; & le frappant rudement : « De quoi t'avises-tu de répondre,

» lui dit-il ? tu n'es que le dernier des Mu-  
 » sulmans ; laisse parler tes supérieurs. »  
 Aussi-tôt Mussima prenant la parole, dit que  
 le général les envoyoit pour demander une  
 entrevue. Le gouverneur fut la dupe de  
 cette feinte ; il se persuada qu'il se trom-  
 poit , & qu'Amrou n'étoit qu'un simple  
 soldat ; il révoqua l'ordre, & les renvoya.

L'empereur députe le patriarche d'Ale-  
 xandrie vers Amrou , pour l'engager à  
 quitter l'Egypte, sous les conditions qu'il  
 voudra lui prescrire. Le capitaine Arabe,  
 après avoir froidement écouté l'ambassa-  
 deur , le regarde d'un œil dédaigneux ; &  
 lui montrant une grande colonne qu'ils  
 avoient devant les yeux : « Vois-tu cette  
 » colonne , lui dit-il ? nous sortirons de  
 » l'Egypte quand tu l'auras avalée. »

[ 640. ]

Après quatorze mois de travaux, les Sa-  
 rafins entrent dans Alexandrie. Toute l'E-  
 gypte suit la fortune de cette grande ville,  
 & se soumet aux vainqueurs. On impose  
 aux Egyptiens un tribut annuel de deux  
 cents ducats par tête ; à ce prix ils con-  
 servent leur vie , leurs biens, & le libre  
 exercice de leur religion. Les proprié-  
 taires des terres furent de plus obligés de payer  
 une taxe proportionnée au produit de leurs  
 fonds, & ces contributions rapportèrent

au Calife une somme immense. Un tel accroissement de richesses, entre les mains d'une nation aussi économe & aussi ennemie du luxe que les Sarafins, les mit en état d'étendre leurs triomphes. Ils ne connoissoient point encore les dépenses de plaisir. Point d'ornemens dans leur habillement, dans leurs meubles, dans leur armure. Logés dans des cabannes, ils ne se piquoient de magnificence que dans leurs mosquées. Leurs alimens étoient sans apprêt, tels qu'on les reçoit des mains de la nature : c'étoient du lait, du riz, des fruits. Ils laissoient le vin, source de discordes & de débauches, aux peuples subjugués; persuadés que cette liqueur dangereuse, en énervant leur courage, affermiroit leur servitude.

Amrou estimoit les sciences & les sçavans. Il prit du goût pour un homme de lettres nommé Jean; c'étoit un prêtre Jacobite, interdit pour ses erreurs dans un concile. Le général Musulman aimoit à l'entendre discourir de philosophie, chose nouvelle pour les Sarafins. Jean voulut profiter de son crédit pour sauver la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qui devoit sa fondation aux Ptolomées, & qui montoit à plus de six cents mille volumes: il en demanda la conservation à son



bienfaiteur. « Je ne puis disposer de rien ;  
 » lui dit Amrou , fans en avoir obtenu la  
 » permission de l'empereur des Fidèles. »  
 Il écrivit en conféquence au Calife , qui  
 lui fit cette réponfe : « Si les livres dont  
 » tu me parles ne contiennent que ce qui  
 » eft dans le livre de Dieu , ils font inu-  
 » tiles ; fais-les brûler : s'ils ne s'accordent  
 » pas avec lui , ils font pernicieux ; fais-  
 » les brûler. » Amrou , quoiqu'à regret ,  
 obéit fcrupuleufement à l'ordre du Calife ;  
 il fit diftribuer cette inestimable collec-  
 tion dans les bains d'Alexandrie ; & , fi  
 l'on en croit Abulfarage , dont le récit ne  
 paroît pas trop vraifemblable , il y eut  
 affez de livres pour les chauffer pendant  
 fix mois.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 CONSERVATORIO DE CULTURA

Un roi Arabe , appellé Giabalah , qui  
 s'étoit foutenu jufqu'alors contre tous les  
 efforts des Mufulmans , craignant enfin de  
 fuccomber , vient trouver le Calife , & fe  
 foumet à fon empire , en profeffant la re-  
 ligion de Mahomet. Omar , charmé d'un  
 profélyte de ce mérite , le conduit en pé-  
 lerinage à la Mecque. Tandis que le nou-  
 veau Mahométan faisoit , avec dévo-  
 tion , les fept circuits , un homme de baffe  
 condition le prend par la manche , & le

fait sortir de sa place. Giabalah, irrité de cet affront, lui donne un vigoureux soufflet. « Appaisez-vous, mon fils, lui dit » aussi-tôt le Calife, sans quoi je vais » commander à cet homme de vous rendre le mal pour le mal, suivant la doctrine de notre saint prophète. » Le prince, étonné d'une morale qui confondoit les dignités, répond qu'il est roi, & qu'un misérable qui a osé l'insulter, mérite la mort. « Mon ami, reprend Omar, » la religion que vous professez tous deux, » ne laisse plus de distinction entre le » prince & le sujet. Ce misérable, cet » insolent, est votre frère; vous servez » le même Dieu, vous révèrez le même » apôtre; faut-il, pour un vain outrage » que l'opinion seule réalise, rompre des » liens si sacrés? » Giabalah, plus irrité encore de cette doctrine que de l'injure, abandonna, le jour même, la cour du Calife, se rendit à Constantinople accompagné de cinq cents hommes, & embrassa le Christianisme avec toute sa suite.

[ 644. ]

Un esclave Persan, nommé Firoutz, étoit au service d'un Musulman qui l'obligeoit à lui payer chaque jour deux pièces d'argent. Cet homme, désespéré de cette dureté excessive, vint s'en plaindre au Ca-

life, & le supplia d'adoucir ses fers. Omar lui répondit qu'il ne devoit pas se plaindre, & que la taxe, que lui imposoit son maître, n'étoit pas trop forte. A ces mots, Firoutz, plein de colere, se répand en invectives & en menaces contre le Calife qui n'y fait pas grande attention. Quelques jours après, cet esclave désespéré s'introduit dans la mosquée, lorsqu'Omar faisoit la priere du matin, & lui donne trois coups de poignard dans le ventre. Les Musulmans, qui accompagnoient le prince, se jettent aussi-tôt sur l'assassin : Firoutz se défend avec fureur ; il blesse treize de ceux qui osent l'approcher ; &, voyant qu'il ne peut éviter d'être pris, il se poignarde lui-même.

Omar survécut trois jours à ses blessures ; &, comme on lui demandoit son avis sur celui qu'il jugeoit digne de lui succéder, quelqu'un ayant nommé son fils : « Non, répondit-il, » c'est assez pour les enfans » de Kettab, (c'étoit le nom de son » pere,) qu'il y en ait eu un chargé de » rendre compte à Dieu du gouverne- » ment des Fidèles. » Il se contenta de nommer six commissaires, & leur donna trois jours pour délibérer ensemble sur le choix de son successeur. Il mourut à l'âge de soixante-trois ans, après avoir régné dix ans, six mois & huit jours, laissant

## ARABES ET MUSULMANES. 93

aux Musulmans les regrets les plus vifs. Il fut la gloire de sa nation & le modèle de sa secte. La Syrie, la Mésopotamie, la Perse presque entière jusqu'à l'Oxus, l'Égypte & la Lybie, jusqu'aux confins de la Tripolitaine, tant de pays subjugués suffiroient pour illustrer la vie de plusieurs conquérans. Il se rendit maître de trente-six mille villes, places ou châteaux; il détruisit quatre mille temples de Chrétiens, de Mages, d'Idolâtres; il fit bâtir quatorze cents mosquées. Il environna de murailles, & embellit la ville de Cufa, qui devint dans la suite la demeure des Califes; il jeta les fondemens de celle de Basra, à l'embouchure du Tigre; & cette cité, qui devint bientôt célèbre, fut bâtie en trois ans. Il est le premier des princes Sarasins qui établit des registres où l'on écrivoit les noms de tous ceux qui servoient à la guerre, ou qui recevoient des appointemens du public, & qui défendit qu'une femme, qui auroit eu un enfant, fut vendue pour esclave. La sagesse de son gouvernement rendit ses conquêtes solides & durables. «Le bâton d'Omar,» dit Alvakedi, inspiroit plus d'épouvante que l'épée de ses successeurs.» Ce prodigieux accroissement de puissance n'apporta jamais aucun changement dans ses

mœurs, ni dans sa façon de vivre. Pauvre pour lui-même, riche pour les autres, il distribuoit tous les vendredis l'argent du trésor, comme l'avoit pratiqué Abubècre; mais il régloit ses libéralités sur un principe différent. Abubècre proportionnoit ses largesses au mérite: Omar ne considéroit que les besoins. « Les biens de ce monde, » disoit-il, ne nous sont donnés par la » Providence, que pour subvenir à la mi- » sere, & non pour récompenser la vertu, » qui ne doit être couronnée que dans l'au- » tre vie. » Cette modération, ce rare défintéressement est d'autant plus remarquable, dit le sçavant & judicieux Ockley, que le haut degré de puissance où parvinrent ces premiers Califes, ne leur étoit pas venu par succession; mais qu'ils y étoient arrivés tout d'un coup, sans y avoir été préparés par une éducation proportionnée, & sans avoir été auparavant accoutumés à rien de grand.

Omar étoit de grande taille; il avoit le teint brun & la tête chauve, ce qui relevoit la majesté de sa personne. Il ne buvoit que de l'eau; il ne mangeoit que du pain d'orge, qu'il assaisoït quelquefois d'un peu de sel. Fidèle observateur des pratiques de sa religion, il donnoit à ses sujets l'exemple de la piété; &, dans les

## ARABES ET MUSULMANES. 95

dix ans qu'il régna, il alla neuf fois en pèlerinage à la Mecque. Il rendoit la justice avec une entière impartialité. Il étoit toujours prêt à écouter les plaintes des plus petits; & le haut rang des coupables ne les exempta jamais du châtement. Il suivoit ponctuellement dans ses décisions le sens de l'Alcoran & les traditions de Mahomet: en un mot, ç'eût été le plus grand des héros, le plus juste & le plus religieux des princes, s'il eût régné sur une nation capable de célébrer ses vertus aussi-bien qu'elle en sentit le prix. Au moins la postérité lui rend ce que son siècle n'a pu lui donner; & l'éclat de son mérite justifiera sans doute la longueur de son éloge.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERIA DE CULTURA

UNTA DE ANDALUCIA



## O T H M A N.

[644.]

A U nombre des commissaires nommés par le prince défunt pour lui donner un successeur, étoit Ali, ce fameux Mufulman, que la brigue avoit déjà éloigné deux fois d'un trône où sa naissance devoit le faire asseoir. En vain employa-t-il encore les sollicitations les plus pressantes auprès de ses cinq collègues; il ne put les gagner, & il fut obligé de se réunir à eux pour proclamer Othman, compagnon de Mahomet, mais que ce prophète avoit rejeté comme trop attaché à ses parens, qu'il préféroit aux gens de mérite dans la distribution des emplois. La conduite d'Othman justifia dans la suite le jugement de cet habile législateur.

[645.]

Malgré les grands services qu'Amrou avoit rendus à l'empire des Arabes, malgré la multiplicité de ses conquêtes & l'éclat de ses triomphes, Othman le dépouille du gouvernement de l'Egypte, pour le donner à Abdallah, son frere de  
lait

lait & son favori. Cette indiscrette démar-  
che révolte tous les esprits ; & la fortune  
des Sarafins semble abandonner leurs dra-  
peaux. Alexandrie est reprise par les  
Grecs : & toute l'Egypte est sur le point  
de rentrer sous l'obéissance de l'empereur.  
Othman l'apprend ; Othman reconnoît  
son imprudence : & , pour la réparer, il ré-  
tablit sur le champ le gouverneur dépossédé.  
Le magnanime Amrou , oubliant l'injure  
du Calife , ne songe qu'à réparer les maux  
causés par son incapacité : il reprend Ale-  
xandrie ; ses soldats traitent les rebelles  
avec la dernière cruauté : il retient leurs  
bras sanguinaires , & fait bâtir, dans l'en-  
droit où il arrête le carnage , un temple  
qu'il appelle la Mosquée de la Miséri-  
corde ; monument tout-à-la-fois de son  
triomphe & de sa clémence.

✂ [ 647. ] ✂

Le Calife embrasse avec chaleur le pro-  
jet de conquêtes formé par ses prédéces-  
seurs. A leur exemple, il veut étendre les  
limites de l'empire Musulman. Par son  
ordre, Moavie attaque l'isle de Chypre, qu'il  
rend tributaire. En même tems, il envoie  
des troupes, sous la conduite d'Abdallah  
& de Saïd , pour achever la réduction de  
la Perse ; & , afin d'animer la diligence de  
ces deux généraux , il leur dit que le pre-

*An. Arabes.*

G

mier qui arrivera dans le pays en aura le gouvernement. Ils y pénétrèrent ensemble, & accablent de concert le roi Isdegerd, qui régnoit alors sur l'empire de Cosroës. Ce prince fut massacré dans sa fuite; & son dernier soupir fut le dernier instant de la monarchie Persanne.

[654.]

Othman étoit pieux, naturellement bon & vertueux; il s'appliquoit à remplir avec scrupule toutes les pratiques dévotes prescrites dans l'Alcoran. Mais il y a bien loin d'un prince religieux à un prince habile; & la dévotion, lorsqu'elle n'est point éclairée, est même une exclusion à toute espèce de mérite, puisqu'elle décèle une ame commune: Othman en est la preuve. Tandis que ses généraux reculoient les bornes de son empire, il se laissoit aller à une honteuse mollesse & à tous les excès du gouvernement despotique. Au lieu d'imiter la noble simplicité, les mœurs frugales de ses prédécesseurs, il continuoit à dépouiller des gouverneurs de province établis par Omar, par Abubècre & par Mahomet même, pour placer ses flatteurs, à qui il prodiguoit des trésors, fruits des conquêtes, que ni lui ni eux n'avoient faites.

En falloit-il davantage pour exciter les murmures d'une nation, où, malgré le

despotisme du chef, chaque citoyen croyoit, & par son mérite & par la profession du Musulmanisme, avoir des droits à la faveur du prince ? En peu de tems, le mécontentement devint général ; & le désespoir fema la sédition dans toutes les provinces de l'empire. Les chefs de toutes les familles Arabes prirent les armes, & vinrent, en grand nombre, camper près de Médine, d'où leurs capitaines furent envoyés vers le Calife, pour lui signifier qu'il eût à rétablir les gouverneurs dépossédés, à chasser ses favoris, ou à déposer le sceptre. Le malheureux Othman, saisi de crainte, obéit à des rebelles qu'il eût fallu réprimer ; il monta en chaire, promit de réformer sa conduite, déposa les gouverneurs qui déplaisoient, & nomma les chefs de la rébellion aux places qu'il faisoit vaquer. Cette condescendance parut rétablir le calme ; les révoltés se dissipèrent, & chacun se disposa à jouir du fruit de la sédition.

[655.]

A peine la tempête étoit-elle appaisée, que l'ambition excita un nouvelle orage. L'intrigante Aïscha, veuve de Mahomet, entreprit de devenir une seconde fois l'épouse chérie du commandant des Fidèles. Cette femme ambitieuse conservoit un empire absolu sur l'esprit des Musulmans, qui la re-

gardoient comme dépositaire des sentimens du prophète ; & qui l'appelloient la mere des Croyans. Elle voulut mettre sur le trône un jeune homme appellé Télha , qui avoit sçu lui plaire ; elle corrompit le secrétaire d'Othman , appellé Mervan , le même qui fut ensuite Calife ; & , de concert , ils fabriquerent des lettres revêtues du sceau de Mahomet , & adressées aux gouverneurs dépouillés ; elles portoient , en substance , que , loin d'obéir aux prétendues lettres de déposition , le Calife leur ordonnoit de se saisir de ceux qui voudroient leur succéder ; de leur faire couper les pieds & les mains , & de les faire empaler. On fit ensuite que ces faux ordres fussent surpris par ceux qui paroïssent devoir en être les victimes. La main du secrétaire & le sceau qu'il y avoit apposé , ne leur permettant pas de douter de la vérité de ces lettres , ils retournent furieux à Médine , soulevent le peuple une seconde fois , pénètrent dans la maison du Calife ; & , après l'avoir assiégé durant plusieurs jours , ils le percent de coups , sans vouloir l'entendre. Son corps demeura trois jours sans sépulture dans le lieu même où les séditieux l'avoient frappé ; puis il fut enfoui , sans qu'on daignât lui rendre les moindres honneurs. Othman avoit régné près de douze ans , & en avoit quatre-vingt-deux quand il fit cette fin déplorable.



## A L I.

[655.]

**A** LA mort d'Othman, tous les yeux se tournerent vers Ali. Son grand courage, une connoissance parfaite de l'Alcoran, une vieillesse exempte de foiblesse & d'infirmités, l'étroite parenté qui le lioit au prophète, le rendoient vénérable à tous les Musulmans. Ses amis publioient qu'il auroit dû succéder immédiatement au fondateur de l'empire; mais l'âge avoit modéré l'ambition d'Ali. Il craignoit la souveraine puissance, depuis que la sédition commençoit à l'ébranler; & lorsqu'on le pressa d'accepter le sceptre: « Non, répondit-il, j'aime mieux servir un autre, en qualité de visir ou de premier ministre, que de me charger du soin pénible & dangereux de commander les Fidèles. » Enfin il se rendit aux vœux unanimes des Médinois. Vêtu d'une légère veste de coton, soutenu par une ceinture, ayant un gros turban sur la tête, & tenant ses mules d'une main, & de l'autre un arc au lieu de canne, il vint dans la mosquée pour y recevoir le serment de ses nouveaux sujets, Têlha lui-même &

Zobéir, ses mortels ennemis, entraînés par le torrent, se soumièrent au Calife, dans le dessein cependant de se soustraire à l'obéissance qu'ils lui juroient, à la première occasion favorable.

[656.]

Avant l'assassinat du Calife Othman, l'artificieuse Aïscha étoit partie pour la Mecque, afin de détourner les soupçons qui pouvoient tomber sur elle. Cette précaution nuisit à son projet; & ce ne fut qu'avec toute la fureur d'une femme désespérée qu'elle apprit l'élévation d'Ali, qu'elle ne pouvoit souffrir, depuis que ce prince avoit découvert à Mahomet une intrigue secrète, qui avoit échappée aux yeux clairvoyans du prophète. Abusant de son crédit & de ses titres, elle excita les citoyens de la Mecque à ne point reconnoître le nouveau monarque. Pour la seconder, Télha, son favori, Zobéir & plusieurs autres personnages puissans, rivaux d'Ali, vinrent la trouver avec la chemise ensanglantée d'Othman. Aïscha saisit avec empressement un prétexte si conforme à ses vues; & cette fatale chemise devint dans ses mains l'étendard de la révolte. Elle l'exposa dans le temple de la Mecque, afin de rejeter sur Ali un meurtre, dont elle étoit le véritable auteur;

elle la fit même porter à Damas, où Moavie, gouverneur de Syrie, & chef de la maison d'Ommiah, embrassa ouvertement le parti de la rebellion, dans l'espérance de monter lui-même sur le trône, s'il en pouvoit précipiter le légitime possesseur.

A cette nouvelle, le Calife écrit à Moavie pour l'obliger à se soumettre au successeur du prophète. Pour toute réponse, le gouverneur de Syrie lui envoie une lettre cachetée, dont le dessus portoit simplement ces mots : « Moavie à Ali. » Le prince, ayant ouvert cette lettre, n'y trouve que du papier blanc, & connoît dès-lors jusqu'où le rebelle porte le mépris de son autorité. Il demande ensuite au courrier des nouvelles de la province ; & cet homme répond qu'il y a soixante mille guerriers sous les armes, pour venger la mort d'Othman, Ali se prépare à la guerre ; il écrit dans toutes les provinces pour assembler des troupes ; il se dispose à conjurer l'orage, & à faire retomber sur la tête du coupable les foudres dont il prétend l'écraser.

Cependant Aïfcha songeoit à s'emparer de l'Arabie. Elle levé à la hâte une armée qui croit marcher à la victoire sous les auspices de la mere des Fidèles. Elle ordonne à tous les gouverneurs de reconnoître la voix de Mahomet. Quelques-uns,



à la vue de pareils ordres, tombent le visage contre terre ; d'autres, fidèles à leurs fermens, se déclarent pour le Calife élu ; enfin, en peu de tems, l'Arabie voit deux armées prêtes à déchirer cet empire devenu si formidable. Aïfcha, marchant à la tête de la sienne, dans une espece de litiere couverte que portoit un chameau ; veut entrer dans Basrah, l'une des plus fortes places de l'Yraque. Ali accourt pour la défendre ; les deux armées se rencontrent : mais, avant d'en venir aux mains, le Calife, qui ne se voyoit contraint qu'à regret de répandre le sang Musulman, emploie la négociation pour ramener les esprits. En même tems il envoie Hassan, son fils, demander du secours aux habitans de Cufa, dont le gouverneur lui étoit contraire. Le jeune prince eut beaucoup de peine à se faire écouter ; mais enfin, ayant obtenu du silence, il dit à l'assemblée : « Ecoutez, Cusiens, la demande de » votre prince, & secourez-nous dans le » besoin où nous sommes : votre intérêt » l'exige. Voici ce que dit le commandant » des Fidèles. Ou je suis l'offenseur, ou je » suis l'offensé. Si je suis l'offenseur, Dieu » me punira ; & si je suis l'offensé, il m'assistera. Par ce grand Dieu, Télha & » Zobéir ont été les premiers qui ont reconnu mon autorité, & les premiers qui

» m'ont manqué de fidélité. Ai-je donc  
 » paru dominé par l'avarice, ou m'a-t-on  
 » vu trahir les loix de l'équité ? » Tout le  
 monde fut touché de ce discours ; & , mal-  
 gré les intrigues du gouverneur, Cufa se  
 déclara pour le prince. Neuf mille citoyens  
 de cette ville allerent auffi-tôt le trouver ;  
 Ali les reçut avec la plus grande confidé-  
 ration : il alla au-devant d'eux ; & , quand  
 ils se furent rassemblés : « Braves Cufiens ,  
 » leur dit-il , vous vous êtes toujours dif-  
 » tingués par votre valeur. Vous avez  
 » vaincu les rois de Perse , dissipé leurs  
 » armées , subjugué leurs états. Vous avez  
 » protégé ceux d'entre vous qui étoient  
 » foibles , & vous avez assisté vos voisins.  
 » Je vous ai invités à venir ici pour être  
 » témoins entre nous & nos freres de  
 » Basrah. S'ils rentrent dans leur devoir ,  
 » c'est tout ce que nous desirons. S'ils per-  
 » sistent dans leur révolte , nous tâcherons  
 » de les ramener avec douceur ; à moins  
 » qu'ils ne viennent nous attaquer. Enfin ,  
 » nous n'oublierons rien de tout ce qui  
 » pourra contribuer à un accommodement ,  
 » que nous préfererons toujours aux mal-  
 » heurs de la guerre. »

Le cruel ressentiment d'Aïfcha fait rom-  
 pre toutes les voies de la médiation , &  
 les deux partis engagent la bataille. Depuis  
 long-tems on n'en avoit point vu de plus

meurtrière. Au milieu du combat, Zobéir ; l'un des généraux de la femme du prophète, l'abandonne, & se range sous les drapeaux d'Ali, plein de regret d'avoir pris les armes contre ce prince. Un Musulman, appelé Amra, l'aperçut lorsqu'il approchoit de la tente du Calife ; &, malgré la parole qu'il lui donna de le conduire en sûreté vers Ali, il lui abbattit la tête d'un coup de sabre, & la porta au monarque. A la vue de cette tête, le Calife laissa tomber des larmes, & menaça le meurtrier du feu de l'enfer. Amra perdant, à ces mots, tout le respect qu'il devoit à son souverain :  
» Vous êtes le mauvais génie des Musulmans, lui dit-il ; si l'on vous délivre de  
» quelqu'un de vos ennemis, vous annoncez aussi-tôt l'enfer pour prix de ce service ; & si l'on tue quelqu'un des vôtres, on est dans l'instant compagnon du diable. » La colère de cet Arabe se changeant en rage & en désespoir, il tire son épée, & se la passe au travers du corps.

Cependant Aïscha, abandonnée de Zobéir, ne s'abandonnoit point elle-même. Son chameau la portoit par-tout où sa présence pouvoit animer les soldats ; bientôt le pavillon de sa litière fut couvert de dards ; son chameau tomba sous les coups dont il étoit criblé ; soixante & dix de ceux qui lui tenoient la bride, eurent les

mains coupées ; & l'épouse de Mahomet fut obligée de rester sur un monceau de morts & de mourans jusqu'à la fin du combat. Télha, son favori, fut blessé mortellement en écartant les ennemis qui vou-  
 loient la saisir. Un moment avant d'expirer, il aperçut un des soldats d'Ali, & lui demanda s'il n'appartenoit pas au commandant des Fidèles. Cet homme ayant répondu qu'oui : « Eh bien, lui dit Télha, »  
 « donnez-moi votre main, afin que j'y »  
 « mette la mienne, & que je renouvelle, »  
 « par cette action, le serment de fidélité »  
 « que j'ai déjà prêté à Ali. » En finissant ces mots, il cessa de vivre. Le Calife, ayant appris sa mort, s'écria : « Le Seigneur n'a »  
 « pas voulu l'appeler au ciel, qu'il n'eût »  
 « effacé sa trahison par cette dernière pro- »  
 « testation de fidélité. »

Après la plus vigoureuse résistance, l'armée d'Aïscha fut taillée en pièces: elle-même tomba au pouvoir du Calife, qui la respecta comme la veuve de son maître ; mais qui la condamna à l'obscurité qui convenoit à toutes les Musulmanes. Elle passa le reste de sa vie, servie & enfermée comme le devoit être la femme de Mahomet. Cette victoire, qui ne coûtoit pas mille hommes au Calife, le rendit maître de l'Yrac, de l'Egypte, de l'Arabie, de la Perse & du Korassan. Mais il avoit encore

à dompter un adversaire formidable, dont la Syrie reconnoissoit la puissance. Pour récompenser le zèle des Cusiens, dont la bravoure avoit fixé la fortune sous ses étendards, il établit dans leur ville le siège de l'empire, dont Médine, dès ce moment, cessa d'être la capitale.

— [ 657. ] —

Moavie croyoit toujours, ou feignoit de croire Ali l'assassin d'Othman, son cousin-germain : tous deux descendoient d'Ommiah, oncle de Mahomet. Sous ce prétexte, Moavie se fit déclarer Calife, promettant d'abattre l'usurpateur & le meurtrier du vicaire du prophète. Le fameux Amrou, ce héros qui avoit conquis l'Egypte, & qui pour-lors commandoit en Palestine, se déclara en faveur de ce rebelle, & ne rougit point de flétrir ses lauriers, en lui prêtant serment en présence de l'armée Syrienne.

Ali mit long-tems en usage les moyens de douceur pour rappeler les féditieux au devoir : sa condescendance fut traitée de démarche pusillanime ; il se vit contraint d'armer de nouveau pour défendre son sceptre. Quatre-vingt-dix mille hommes marcherent sous ses ordres, & joignirent à Seffein, sur les confins de l'Arabie, l'armée de Moavie, plus nombreuse encore.

On entama de nouvelles conférences qui n'eurent pas plus de succès que les premières. Dans l'espace de cent dix jours, il y eut plus de quatre-vingt-dix escarmouches : Moavie y perdit quarante-six mille hommes, & Ali vingt-cinq mille, parmi lesquels on comptoit vingt-cinq guerriers honorés du titre de Sahaba, c'est-à-dire compagnons du prophète. Le Calife avoit recommandé à ses gens de ne point charger les premiers, de ne tuer aucun de ceux qui fuïroient, de ne point faire de butin, & de traiter les femmes avec respect.

Ce fut par un sentiment de cette noble modération, qui distinguoit la justice de sa cause, qu'Ali fit porter à son rival un cartel de défi, conçu en ces termes : « Fils » d'Abu-Sofian, jusqu'à quand feras-tu ré- » pandre le sang des fidèles ? Avance, & » vuïdons notre querelle par un combat » singulier ; je te somme de l'accepter : » celui de nous deux qui tuera l'autre, de- » meurera maître du trône. » Malgré la vieillesse du Calife, sa rare valeur étoit redoutée : Moavie n'osa se mesurer avec lui ; & comme Amrou lui représentoit que la proposition d'Ali étoit raisonnable, & qu'il ne pouvoit l'éluder sans se déshonorer : « Vous êtes donc certain, lui répon- » dit-il, de devenir Calife à ma place ? »

Indigné de la honteuse lâcheté de l'usurpateur, Ali brûloit de donner bataille. Il y dispose ses troupes ; il les conduit au combat : tout fuit , tout se disperse devant le brave Calife. Les Syriens sont vaincus ; & déjà le prince alloit forcer leur camp , lorsqu'on en voit sortir les principaux chefs, portant des exemplaires de l'Alcoran au bout de leurs lances , & les présentant aux soldats victorieux , en criant : « Voilà » le livre qui doit décider entre vous & » nous. » Ce stratagème , qui avoit Amrou pour auteur , rappelle à l'instant la fortune sous les enseignes de Syrie ; Ali , qui vouloit charger ces hypocrites avec vigueur , n'est plus écouté de ses soldats ; envain il les exhorte à achever leur triomphe : « Non, » non , lui crient-ils. Eh quoi ! voulez-vous » donc combattre contre la loi de Dieu ? » On l'oblige de faire retraite ; & bientôt des députés de Moavie paroissent dans son camp. Ils venoient proposer de remettre à deux arbitres , choisis dans chacune des deux armées , la décision de la querelle. Comme les chefs du parti d'Ali le pressoient de prononcer : « Je n'ai rien à » décider , s'écria-t-il , au milieu d'une ar- » mée qui a refusé de m'obéir ; c'est à vous » d'achever votre ouvrage. » Amrou fut nommé pour arbitre par Moavie ; & les

foldats d'Ali choisirent, sans la participation de ce prince, Abu-Muffa, gouverneur de Cufa, homme simple, mais bien intentionné. Ali, qui fut d'abord mécontent de ce choix, promit ensuite de s'en rapporter à sa décision. Après cette convention, il se retira à Cufa, & Moavie à Damas, laissant tous deux la conduite de leurs armées aux généraux de leurs partis.

[ 658 ]

Les deux arbitres, accompagnés de plusieurs Sahaba, ou compagnons du prophète, commencent leurs conférences. Amrou, qui connoissoit le génie de son collègue, vint à bout, par ses manières insinuanes & polies, de gagner son esprit au point de lui persuader que, pour amener les choses à un accommodement, il étoit absolument nécessaire de déposer Ali & Moavie, & d'élire un autre Calife qui fût au gré de tout le monde. Cet important article ayant été arrêté, on éleva un tribunal entre les deux armées, sur lequel chacun des arbitres devoit publier sa décision. Abu-Muffa vouloit qu'Amrou y monta le premier; mais ce capitaine alléguant tant de raisons pour prouver qu'il devoit lui céder le pas, qu'il l'engagea enfin à l'accepter.

Abu-Muffa étant donc monté le premier

fur le tribunal , prononça ces paroles à haute voix : « Je dépose Ali & Moavie , » & je les prive du Califat , de la même » maniere que j'ôte cet anneau de mon » doigt. » Alors l'arbitre Syrien , occupant la place du premier : « Vous venez d'en- » tendre , dit-il , qu'Ali est déposé au nom » des Arabes ; je le dépose aussi au nom » des Syriens. Puisque le Califat est vacant ; » j'y nomme Moavie , & je le revêts de la » puissance souveraine , comme je mets cet » anneau à mon doigt. Ce choix est d'au- » tant plus juste , que Moavie est l'héritier » & le vengeur d'Othman. » Les Arabes trompés , protestèrent à grands cris contre cette ruse ; & les deux partis se séparèrent plus divisés que jamais.

Tandis qu'on trahissoit indignement la cause d'Ali à Seffein , ce Calife étoit occupé à calmer une sédition près de Cufa. Ces mêmes soldats , qui avoient refusé de combattre contre l'Alcoran , faisoient un crime à leur souverain d'avoir laissé au jugement des hommes , ce qui devoit , disoient-ils , être jugé par Dieu seul. Ali , suivant son usage , voulut d'abord employer la raison avant de se servir des armes. Il leur dit , qu'ayant une fois donné sa parole , il étoit obligé de la garder , comme le prescrivait la Loi divine ; qu'il devoient se souvenir du motif de leur désobéissance ,

&

& que ce traité, contre lequel ils se déclaroient avec tant de hauteur, étoit leur propre ouvrage. Rien ne persuada ces mutins, qui s'emparèrent d'une ville de l'Arabie, appelée Naharvan, & qui mirent à leur tête un homme déterminé, nommé Abdalla. Leur nombre s'accrut bientôt au point d'inquiéter le Calife, qui les avoit d'abord négligés; ils comptoient déjà plus de vingt-cinq mille hommes sous leurs drapeaux, lorsque ce prince, apprenant les cruautés qu'ils exerçoient contre ceux qui ne pensoient pas comme eux, résolut enfin d'exterminer une secte, qui ne tendoit à rien moins qu'à renverser les fondemens du Musulmanisme. Il marche contre eux, à la tête d'une armée qu'il avoit destinée pour combattre Moavie. Arrivé près de Naharvan, il place l'Alcoran au bout d'une pique, à la vue de la ville, & publie qu'il fera grace à tous les soldats qui se rendront sous cette enseigne; & qu'au contraire, ceux qui persisteront dans la révolte, seront passés au fil de l'épée. Dans ces tems de troubles & de ferveur, l'Alcoran, comme on l'a déjà vu, étoit plus respecté que les Califes. Neuf mille séditieux quittent les armes, & viennent se prosterner aux pieds du prince, à la vue du livre qu'ils regardoient comme le signe & le témoignage de leur

foi ; les autres en plus grand nombre prennent la fuite. Il ne restoit plus à Abdalla que quatre mille désespérés , avec lesquels il osa lutter contre les redoutables bataillons du Calife. Mais il paya aussi-tôt sa témérité ; il fut massacré avec ses soldats , à l'exception de neuf hommes , qui remplacèrent un égal nombre de guerriers qu'Ali avoit perdus dans ce combat.

Si , tout-aussi-tôt après cette victoire qui lui foumettoit une seconde fois toute l'Arabie , le Calife eût conduit ses troupes triomphantes contre celles de son rival , il eût sans doute terminé cette guerre cruelle ; il eût affermi son trône pour jamais. Ses généraux lui conseillèrent de donner quelque repos à son armée ; il les crut ; & , par une nouvelle faute , il fit publier que , tant qu'il demeureroit campé en cet endroit , tous ceux qui avoient besoin dans Cufa , seroient maîtres d'y aller pour un jour , à condition de revenir le lendemain. Qu'arriva-t-il ? tout le camp fut abandonné ; & le Calife , resté seul , fut obligé de suivre ses soldats dans sa capitale.

[ 659. ]

Moavie étoit convenu de donner au fidèle Amrou l'administration , ou , pour mieux dire , la propriété de l'Egypte. Mais cette vaste contrée reconnoissoit Ali ; il

falloit en dépouiller ce prince, & l'usurpateur étoit trop foible. Au défaut de la force il employe la ruse. L'Egypte étoit alors gouvernée par un homme sage, appelé Saad, qui ménageoit les partisans d'Othman, dont la faction étoit puissante. Cette condescendance, qui n'avoit pour objet que la tranquillité publique, fournit à Moavie l'occasion de rendre cet habile ministre suspect à son maître, en semant par-tout le bruit que Saad étoit de ses amis, & que toutes ses démarches tendoient à le rendre possesseur du pays qu'il gouvernoit. Ali, trompé comme les autres, rappelle le gouverneur, & nomme en sa place Mahomet, fils du Calife Abubècre. Mahomet avoit du courage; plus d'une fois il s'étoit signalé dans les batailles, mais il ne possédoit pas le grand art de manier les esprits. Loin de suivre les maximes de son prédécesseur, il crut rendre à son maître un signalé service, en persécutant les partisans d'Othman, en les expatriant comme des rebelles; mais, au lieu d'éteindre les dissensions publiques, il ne fit qu'attiser par-tout le feu de la discorde civile. Les Othmanides prirent les armes; &, soutenus d'Amrou, ils en vinrent aux mains avec Mahomet, qu'ils firent prisonnier; victime de son incapacité, cet infortuné gouverneur

devint encore celle de la vengeance des vainqueurs, qui lui donnerent la mort, & qui, après avoir enfermé son cadavre sanglant dans le ventre d'un âne, le brûlerent, & le réduifirent en cendres. Ali, en apprenant la triste fin de son ministre, s'écria :  
 » Hélas ! je rendrai compte à Dieu de cet  
 » homme. »

L'Arabie n'étoit pas plus tranquille que les autres provinces de l'empire de Mahomet ; & l'ambitieux Moavie, excité par le succès, formoit le hardi projet d'engloutir d'un seul coup toutes les possessions du véritable Calife. L'Yémen & l'Hégiaz devinrent le théâtre des plus horribles fureurs : la Mecque, Médine, Basrah, virent couler le sang de leurs citoyens fidèles à Ali. Les deux partis ne se faisoient aucune grace. Les Musulmans, qui croyoient toujours combattre pour leur loi, étoient plus cruels encore à l'égard de leurs freres égarés, que contre ceux qu'ils nommoient infidèles.

✻ [ 660. ] ✻

Les malheurs de l'empire suscitent des assassins, qui croient venger la religion & la patrie en arrachant la vie aux auteurs des calamités publiques. Trois hommes, complices de plusieurs autres, prennent, l'un le

chemin de Cufa pour aller poignarder Ali; l'autre, celui de Damas pour immoler Moavie; le troisieme, celui du Caire, pour frapper Amrou. L'usurpateur Syrien sortoit de son palais, lorsque l'assassin, écartant la foule, vint lui plonger son poignard dans les reins. Mais la blessure ne fut pas mortelle; son chirurgien, après avoir sondé la plaie, lui donna le choix, ou de souffrir qu'on y mit le feu, ou d'avalier un breuvage qui le rendroit incapable d'avoir des enfans. Moavie prit ce dernier parti, & guérit heureusement. Amrou étoit malade, le jour où celui qui le vouloit tuer, se mit en devoir de le faire. Un autre Iman, ou prêtre Mahométan, faisoit la priere en sa place. Ce fut cet homme que le meurtrier frappa. Il fut aussi-tôt arrêté, & conduit devant Amrou. Etonné de sa méprise, il se contenta de dire sans émotion: « Je voulois Amrou, mais Dieu en » a voulu un autre. » Le vice-roi de l'Egypte le fit expirer dans les supplices que méritoit son cruel fanatisme.

Le troisieme des conjurés, qui s'étoit armé contre Ali, fut celui qui réussit le mieux dans l'exécution de son exécration d'œuvre. Etant arrivé à Cufa, il se trouva logé chez une femme, dont les plus proches parens avoient été tués à la bataille de Naharvan, & qui, pour cette raison,



conservoit dans son cœur un grand desir de vengeance contre le Calife. Abdarrahman, c'étoit le nom de l'assassin, trouvant cette femme dans une disposition si favorable, gagna bientôt ses bonnes graces. Il lui parla même de mariage ; « J'y consens, » lui dit-elle ; mais je veux pour dot trois mille drachmes d'argent, un esclave, une servante, & la tête d'Ali. » Abdarrahman lui promet tout ; il en obtient les dernières faveurs, & part, accompagné de deux scélérats nommés Verdan & Chabib, qu'elle lui donne pour remplir plus sûrement sa parole.

Le vendredi, dix-septième jour du mois Ramadan, le Calife sortit de son palais de grand matin pour aller à la mosquée. Lorsqu'il étoit sur le point d'entrer dans le temple, les trois malheureux qui l'attendoient, seignirent de prendre querelle, & mirent l'épée à la main. Ali écarte ses gardes pour séparer ces mutins, qui tout-à-coup se jettent sur lui, le poignardent & disparaissent. Verdan se retira froidement chez lui, où un Musulman, qui l'avoit vu l'épée à la main contre le prince, alla lui donner la mort. Chabib courut avec tant de promptitude, qu'on ne put l'attrapper. Abdarrahman fut trouvé caché dans un coin de la mosquée, tenant encore son poignard ensanglanté. Il voulut d'abord nier son crime ;

mais, poussé par les remords de sa conscience, il s'avoua coupable, & fut conduit devant Ali, qui ordonna de le faire périr d'un seul coup. On obéit au Calife, mais après qu'on eût coupé les mains & les pieds, & qu'on eût arraché les yeux & la langue au parricide.

Ainsi mourut Ali, à l'âge de soixante & treize ans, après en avoir régné quatre & demi. Ce prince avoit plus de génie, plus d'élévation, plus de connoissances qu'aucun de ses prédécesseurs; & les Arabes l'ont toujours regardé comme l'un des plus grands hommes qui ayent parus sur la terre. On dit qu'il naquit dans le temple même de la Mecque, & qu'il professa l'Is-lanisme dès le ventre de sa mere, en l'em-pêchant, pendant tout le tems de sa gros-sesse, de se prosterner devant les idoles qui profanoient alors la Caaba. Mahomet, qui l'avoit élevé, avoit pour lui la ten-dresse d'un pere: « Ali est pour moi, di- » soit ce prophète, & je suis pour lui. Ali » est auprès de moi dans le même rang » qu'Aaron étoit auprès de Moÿse. Je suis » la ville où toute la science est renfermée: » Ali en est la porte. » Telle est l'idée qu'il a laissée de ses vertus, qu'un grand nom-bre de ses sectateurs le croient encore vi-vant, & assurent qu'il viendra à la fin du monde pour remplir la terre de justice. Il

y en a même qui lui rendent les honneurs divins. Les plus modérés disent qu'à la vérité, il n'est pas Dieu, mais qu'il participe, en beaucoup de choses, à la nature divine.

Ali avoit le visage fort rouge, les yeux grands, le ventre gros, la tête chauve, la barbe épaisse, la taille au-dessous de la médiocre, la physionomie très-gracieuse, & son air riant déceloit sa bonne humeur. Son grand courage lui mérita le surnom de Lion de Dieu toujours victorieux; & la profonde connoissance qu'il avoit des maximes de l'Alcoran, le fit appeller le distributeur des lumieres.

On a de lui un *centiloquium*: ce sont cent maximes pleines de force & de raison, qui ont été traduites de l'arabe en persan & en turc. En voici deux qu'il répétoit souvent dans les éloquens discours qu'il faisoit à la Mosquée: « Celui qui veut être » riche sans possessions, puissant sans sujets, » & sujet sans maître, n'a qu'à servir Dieu: » il trouvera ces trois choses. . . L'Eternel » a donné aux hommes deux médiateurs. » Le premier est le prophète, qui est monté » au ciel, & qui prie pour eux dans ce » lieu de gloire. Le second, qui demeurera » toujours sur la terre, est la priere que » l'on fait pour la rémission des péchés. » La devise de son sceau étoit: « Le royaume

» appartient au seul Dieu Tout-Puissant. »  
 Quelqu'un lui demandant un jour pour-  
 quoi les règnes d'Abubècre & d'Omar  
 avoient été si paisibles, celui d'Othman  
 & le sien, au contraire, si orageux :  
 » C'est qu'Abubècre & Omar, répondit-il,  
 » étoient servis par Othman & par moi,  
 » & que lui & moi ne l'avons été que par  
 » vous & par vos semblables »

Ce prince épousa neuf femmes, qui lui  
 donnerent quinze fils, & dix-huit filles.  
 Des quinze garçons, cinq seulement laisse-  
 rent postérité, sçavoir Hassan, Hossein,  
 Mahomet, Abbas & Amrou, qui furent  
 les tiges de cette nombreuse famille des  
 Alides, qui joue un si grand rôle dans  
 l'histoire Musulmane, & qui causa tant de  
 révolutions dans les différens siècles du Ma-  
 hométisme.





## H A S S A N.

[ 660. ]

**Q**UELQUES heures avant la mort d'Ali, ses amis lui demanderent quel étoit celui qu'il croyoit le plus digne de régner après lui. « Mahomet, répondit-il, n'a pas nommé son successeur, je ne nommerai pas le mien. » Ainsi le droit de se choisir un maître retournoit encore aux Musulmans.

De tous les Arabes, un seul paroissoit digne du trône; c'étoit Hassan, fils aîné du monarque défunt. Le rang suprême qu'avoit occupé son pere, sa qualité de petit-fils de Mahomet, la ressemblance qu'il avoit avec ce législateur, tout parloit en faveur du jeune prince. On se rappelloit avec complaisance la tendresse particulière dont l'avoit honoré le prophète. Ceux qui l'avoient vu dans sa jeunesse, racontotent qu'étant encore enfant, Hassan venoit dans la mosquée trouver l'apôtre de Dieu, lui montoit sur le dos; & que pour lui complaire, Mahomet prolongeoit exprès ses oraisons. On disoit encore que, quand ce législateur parloit au peuple, il interrompoit tout-à-coup son discours lorsqu'il ap-

percevoit son petit-fils, couroit à lui, le plaçoit à ses côtés dans sa chaire; & que, faisant ensuite une courte apologie en faveur de son innocence & de la foiblesse de son âge, il reprenoit l'instruction qu'il donnoit aux fidèles. Ces traditions avoient acquis à Hassan les respects de ses compatriotes: tous les suffrages furent pour lui; & d'une voix unanime on le proclama Calife dans Cufa.

Le nouveau souverain avoit hérité de la justice & de l'humanité de son pere, plutôt que de son courage; & les premières actions de son règne annoncerent un gouvernement doux, pacifique & plein de bienfaisance. Au sortir de la mosquée, où les Arabes venoient de lui prêter serment, une pauvre femme s'approcha de lui, & lui présenta une botte d'herbes fines: «Etes-vous libre, lui demanda le Calife. — Non, répondit-elle; mais, Seigneur, quoiqu'esclave, ne réjettez pas l'offrande de votre servante.» Hassan, admirant son zèle, lui donna sur le champ la liberté, & dit à ceux qui l'accompagnoient: «Dieu nous apprend dans le livre du prophète, qu'il faut rendre à ceux qui nous font des présents, quelque chose qui vaille mieux que ce qu'ils nous donnent.»

Quelques jours après, dans un grand repas qu'il donnoit à ses principaux offi-

ciers, un esclave laissa tomber sui lui un plat tout bouillant. Le malheureux serviteur se jetta aussi-tôt à ses pieds, & lui dit ces paroles de l'Alcoran : « Le paradis est » pour ceux qui répriment leur colere. » Haffan lui répondit : « Je ne suis point en » colere. » L'esclave poursuivit : « Et pour » ceux qui pardonnent les fautes. — Je te » pardonne les tiennes, lui dit le Calife. — » Dieu aime sur-tout ceux qui font du bien » à ceux qui les ont offensés, ajoûta l'esclave. — Et bien, reprit le prince, je te » donne la liberté & quatre cents drachmes d'argent. » Un tel prince, pour le bonheur de l'Asie, méritoit de naître dans un siècle plus tranquille.

P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJO [661.] AURA

Ali en mourant avoit laissé une armée de soixante mille hommes, bien disciplinée, & prête à soutenir ses droits jusqu'à la mort. Haffan, qui n'aimoit pas la guerre, & qui regrettoit déjà tout le sang qu'il falloit verser pour affermir sa puissance, fut obligé, malgré ses prieres, de se mettre à la tête de ses troupes. Moavie, qui connoissoit son humeur paisible, redoubloit ses efforts pour lui faire sentir tout le poids du sceptre ; & , tandis que le pacifique Haffan prêchoit dans la mosquée de Cufa la soumission & la concorde, l'ambitieux mo-

narque de Damas promettoit à ses nombreux bataillons les délices du paradis s'ils triomphoient des prétendus assassins d'Othman.

A peine Haffan eut-il pris la conduite de son armée, que la rébellion d'une partie de ses soldats mit le comble à l'aversion qu'il éprouvoit pour le trône. Un Musulman avoit été massacré dans une dispute particulière. Ses amis & ses parens voulurent le venger. Bientôt cette querelle devint générale, & tout le camp fut en feu. Au bruit de ce désordre, le Calife veut interposer son autorité : il prie, il menace, tout est inutile; & l'insolence, excitée par la fureur, va si loin que, sans respect pour sa dignité, pour sa naissance, on le renverse de son tribunal, on le foule aux pieds, on le blesse. Il se réfugie dans un château voisin; le neveu du gouverneur de ce château propose à son oncle de l'arrêter prisonnier, & de l'envoyer à Moavie. Mais le gouverneur rejette avec horreur ce lâche conseil, & dit à son indigne neveu : « Misérable, oses-tu » bien m'exciter à trahir si bassement le » petit-fils de l'apôtre de Dieu ? »

Tant de disgrâces accumulées acheverent d'épuiser la constance chancelante d'Haffan; fatigué de s'asseoir sur un trône exposé à tant d'orages, las de gouverner un peuple mutin & rebelle, il ne songea plus qu'à se dépouiller d'une dignité si étrangère à ses mœurs. Contre le gré de

tous les partisans de sa maison , il fit proposer à son rival les conditions auxquelles il consentoit à lui céder le sceptre. Il demandoit l'argent qui se trouvoit dans le trésor de Cufa ; les revenus & la propriété d'une grande terre dans la Perse , & la promesse de ne rien dire d'injurieux à la mémoire d'Ali. Moavie consentit avec joie aux deux premiers articles , mais il refusa de souscrire au dernier. Haffan le pria d'épargner du moins en sa présence le nom de son pere ; Moavie le promit , mais il ne garda point sa parole.

Les deux princes, ayant solennellement ratifié ce traité , allèrent ensemble à Cufa. Amrou dit à Moavie qu'il feroit bien d'obliger Haffan à se démettre publiquement du Califat. Le prince Syrien ne goûta point ce conseil ; mais , vaincu par les importunités du conquérant de l'Égypte, il engagea le prince abdiquant à faire ce que ce général avoit proposé. Haffan se comporta, dans cette circonstance, en digne petit-fils de Mahomet. « Muful-  
 » mans, dit-il au peuple : Dieu , dont  
 » le nom soit exalté, vous a conduits dans  
 » le chemin de la vérité par le ministère  
 » de son prophète , & il s'est servi de  
 » moi pour prévenir l'effusion de votre  
 » sang. Moavie m'a disputé le Califat ,  
 » a auquel j'avois plus de droits que lui ;  
 » mais j'ai mieux aimé m'en démettre en

» sa faveur, afin de vous épargner les mal-  
 » heurs de la guerre. Souvenez-vous quel-  
 » quefois de ce bienfait, & vivez heu-  
 » reux sous votre nouveau maître ! » Ce  
 discours pathétique arracha des larmes à  
 tous les auditeurs. Moavie lui-même fei-  
 gnit d'en être touché, & reconduisit avec  
 honneur le prince dans son palais.

Hassan partit dès le lendemain pour Mé-  
 dine, où il alla cacher sa vie dans l'obf-  
 curité & dans la pratique des vertus bien-  
 faisantes, distribuant aux malheureux tou-  
 tes les richesses que son rival lui avoit  
 cédées en échange du Califat. Lorsqu'il  
 prenoit le chemin de sa retraite, un des  
 amis de sa maison lui demanda ce qui  
 l'avoit porté à renoncer si facilement à sa  
 dignité : « Que voulez-vous que je vous  
 » dise, répondit-il ? j'étois dégoûté du  
 » monde : mon pere est mort assassiné ;  
 » mes sujets n'avoient pour moi ni res-  
 » pect ni zèle ; & j'aime trop les Musul-  
 » mans pour régner sur eux contre leur  
 » gré. » L'histoire offre peu de monarques  
 qui ayent pensé comme Hassan.

Sa maxime ordinaire étoit, « qu'il ne  
 » faut jamais essuyer l'eau des larmes que  
 » la dévotion fait couler, ni celle qui coule  
 » sur le corps après l'ablution légale ;  
 » parce que cette eau rend éclatante la face  
 » des Fidèles, lorsqu'ils se présentent de-  
 » vant Dieu. »





MOAVIE I,  
*Premier Calife de la Famille des Omniades.*

[ 662. ]

**M**ALGRÉ l'abdication volontaire du petit-fils de Mahomet, Moavie ne vit pas son autorité reconnue sans contradiction. Les Carégités, Musulmans séditieux, ennemis de toute espèce de puissance, prirent les armes. Le Calife, pour les dompter, eut recours aux Cusiens & aux habitans de l'Yrac. Les rebelles essayèrent de les engager dans leur parti : « Moavie, dirent leurs députés, n'est-il pas notre ennemi commun ? Ne nous empêchez donc pas de lui faire la guerre. Si nous le tuons, vous serez délivrés de votre ennemi ; & s'il nous tue, vous serez débarrassés de nous. » Les soldats du prince méprisèrent ce vain raisonnement ; ils vainquirent les séditieux, & la guerre fut terminée.

[ 663. ]

Amrou, l'un des plus grands hommes du Musulmanisme, meurt en Egypte. Avant d'embrasser la religion de Mahomet, il avoit

avoit fait des vers fatyriques contre ce législateur. Mais, par son zèle pour la nouvelle doctrine, il répara les écarts de sa verve mordicante; & le prophète, témoin des actes de sa piété sincère, disoit de lui: « C'est le meilleur des Musulmans. »

[ 664. ]

Moavie, menacé de perdre la souveraineté de la Perse, la conserve par une sage politique. Ce vaste & fameux pays avoit pour gouverneur un homme habile, juste, vaillant, adoré du peuple. Il s'appelloit Ziad, fils d'Abu-Sofian; mais, né d'un commerce illégitime, son pere n'avoit pas osé le reconnoître, parce que l'Alcoran fulminoit contre les adulteres. Cependant il le fit élever secrettement avec soin, & le jeune Ziad se distingua bientôt par son esprit & par son éloquence; il en donna sur-tout des marques dans une assemblée des compagnons de Mahomet, & dès ce moment son nom devint célèbre. Tous les Califes l'honorèrent des premiers emplois de l'empire. Enfin son mérite, connu d'Ali, lui fit donner le gouvernement de la Perse. Après la mort de ce prince, ayant appris l'abdication d'Hassan, il ne voulut point reconnoître Moavie. Ce monarque, que ce refus allarmoît, délibéra d'abord s'il emploieroit la force pour ar-

*An. Arabes,*

I

racher le consentement de Ziad ; mais, admirateur des rares qualités de ce grand homme , il crut mieux réussir en subjuguant son cœur par ces manières polies auxquelles les belles âmes sont toujours sensibles. Il le fit inviter , par un ami commun , à venir à sa cour ; & lui promit qu'étant , comme lui , fils d'Abu-Sofian , il le reconnoîtroit publiquement pour son frere. Ziad , touché des démarches flatteuses du Calife , ne put résister à ses instances ; il se rendit à Cufa , où Moavie le traita véritablement en frere , après l'avoir déclaré tel dans la mosquée. Les grands talens de Ziad , vus de près , n'en furent que plus éclatans ; & le Calife se l'attacha pour toujours en qualité de premier ministre.

[ 665. ]

La ville & la province de Basrah étoient remplies de voleurs & d'affasins : on n'osoit presque plus paroître dans les rues & dans les chemins , sur-tout la nuit ; les brigands alloient même jusqu'à pénétrer de force dans les maisons , où les infortunés citoyens étoient égorgés & dépouillés de leurs richesses. Ziad , qui pour-lors s'en retournoit en Perse , apprenant ce désordre affreux dans sa route , écrivit aussi-tôt au Calife en ces termes : « Com-

mandant des Fidèles : ma main gâchée  
est employée à conduire les peuples de  
la Perse, mais la droite est oisive. Don-  
nez-moi le gouvernement de Basrah &  
de l'Arabie, & je vous en rendrai bon  
compte.

Moavie lui accorda sa demande. Ziad  
se transporte à Basrah ; & fait publier, le  
jour même, une ordonnance, par laquelle  
il défendit à tout-citoyen, de quelque  
qualité qu'il fût, de se trouver dans les  
rues ou dans les places publiques après  
l'heure de la priere du soir, sous peine de  
la vie. Pour faire exécuter cet édit, il  
établit une compagnie du guet, qui de-  
voit faire la patrouille ; & qui avoit or-  
dre de passer au fil de l'épée tous ceux  
qu'elle trouveroit hors des maisons après le  
moment prescrit pour la retraite. La pre-  
miere nuit, il y eut deux cents personnes  
de tuées : la seconde, il n'y en eut que  
cinq ; & la troisieme, on ne vit pas un  
seul citoyen dans la ville. Un mois ou  
deux après, un étranger, qui se trouvoit  
pour la premiere fois dans Basrah, fut  
rencontré par la garde, & conduit devant  
le gouverneur. Cet infortuné se jeta aux  
pieds du ministre, & lui jura par l'Al-  
coran qu'il ignoroit l'usage de la ville.  
Hélas ! lui dit Ziad, je crois tes ser-  
mens véritables ; mais le salut des ha-

» bitans de Basrah dépend de ta mort.  
 » Tu es innocent ; & le bonheur des ci-  
 » toyens veut que je te condamne. » Dans  
 le moment on lui trancha la tête.

Ziad, voyant la sûreté rétablie dans Basrah, fit assembler les citoyens, & leur ordonna de laisser toute la nuit leurs portes ouvertes, promettant de réparer le dommage que chaque particulier pourroit en recevoir. On obéit scrupuleusement. Mais une nuit il arriva que des animaux entrèrent dans une boutique, & y firent quelque désordre. Aussi-tôt que Ziad en fut informé, il permit à chacun d'avoir une claie à sa porte ; ce qui fut adopté par toutes les villes de son gouvernement.

P. G. M... [666.] ... Alhambra y Generalife  
 CONSEJERIA DE CULTURA

Le seul nom de Ziad faisoit trembler tous les scélérats dans les pays de sa dépendance. Il n'étoit ni cruel ni barbare ; mais il aimoit la justice : il la rendoit exactement. Il gouvernoit d'une manière despotique, voulant être obéi ponctuellement, & ne souffrant pas qu'on donnât la moindre atteinte à son autorité, dont il étoit singulièrement jaloux. La sagesse de son administration engagea le Calife à joindre aux vastes régions qu'il gouvernoit, la ville & le territoire de Cufa. La première fois que Ziad se rendit dans cette

ville , il dit aux habitans que d'abord il avoit eu dessein d'amener avec lui deux mille de ses gardes ; mais que , s'étant souvenu que les Cusiens étoient d'honnêtes gens , il n'avoit amené que ses domestiques. A ces mots , les assistans lui jetterent de la poussiere au visage , marque d'un souverain mépris chez les Arabes. Ziad s'assit sans émotion , & commanda secrètement à quelques-uns de ses serviteurs de s'emparer des portes de la mosquée ; puis il ordonna aux assistans de saisir chacun son voisin , sans alléguer d'excuse. Tout le monde étonné , obéit aussi-tôt ; & le gouverneur , s'étant placé sur un siège près de la porte , se fit amener les assistans quatre à quatre. Là , il leur commanda de jurer , chacun en particulier , qu'ils ne lui avoient point jetté de poussiere. Toute l'assemblée jura , excepté trente , qui payèrent leur opiniâtreté par la perte des deux mains.

Ziad passoit alternativement six mois à Basrah , & six mois à Cufa ; & , durant son absence de l'une de ces deux villes , un de ses officiers , appelé Samra , commandoit en sa place. Autant le ministre étoit juste & sévère , autant son lieutenant étoit cruel & barbare. Tandis qu'il gouvernoit Basrah , il fit mourir huit mille personnes ; dans une seule matinée , qua-

rante-sept citoyens des plus distingués de cette ville, & qui sçavoient tout l'Alcoran par cœur, furent conduits au supplice. Ziad lui demandant un jour s'il ne craignoit pas, dans un si grand nombre de malheureux, d'avoir fait périr quelqu'innocent ? « Mon général, lui répondit-il, » si je m'étois cru, j'en aurois fait mourir » deux fois autant. » La cavalerie de Samra sortant un jour de la ville, pour attaquer une troupe de brigands qui infestoient les forêts voisines, un paysan se trouva sur le chemin de ces soldats, & fut percé d'un coup de lance. Samra, qui venoit après, trouva cet infortuné nageant dans son sang ; il demanda quel étoit l'auteur de ce meurtre : « Ce sont » vos cavaliers, répondit quelqu'un. — » Cela étant, repliqua-t-il froidement, il » n'y a point de mal : quand ma cavalerie » marche, chacun doit prendre garde à soi. »

✻ [ 667. ] ✻

Dans le second séjour que Ziad fit à Cufa, ce ministre demanda quel étoit l'homme le plus dévot de la ville. On lui nomma un certain Abulmogaira. Le gouverneur l'envoie chercher, & lui dit ; que, s'il veut se tenir renfermé dans sa maison, sans en sortir, il lui donnera tout ce qu'il lui demandera. « Renfermé, s'écrie le

» pieux Arabe ! non, seigneur, quand vous  
 » me donneriez l'empire de l'univers, je  
 » ne pourrois me dispenser d'aller à la  
 » mosquée faire la priere avec les Fidèles.  
 » -- Eh bien ! répond Ziad, allez à la  
 » mosquée, mais n'y parlez de rien. --  
 » N'y parlez de rien ! replique Abulmo-  
 » gaira ; eh quoi, seigneur, puis-je m'em-  
 » pêcher de louer le bien & de con-  
 » damner le mal ? -- Oh ! oh ! dit le mi-  
 » nistre, piqué de cette réponse, je con-  
 » nois que vous êtes un bon Musulman,  
 » allez vous-en donc tenir compagnie au  
 » prophète. » En finissant ces mots, il lui  
 fait trancher la tête.

Un autre citoyen de Cufa fut, dans  
 le même tems, victime de l'extrême,  
 mais utile sévérité de Ziad. Il s'appel-  
 loit Héger. C'étoit un personnage dis-  
 tingué par sa piété, & par l'austérité  
 de sa vie ; mais, partisan outré d'Ali,  
 & par conséquent ennemi déclaré de son  
 rival, il ne cessoit de déclamer con-  
 tre Moavie, qu'il traitoit d'usurpateur.  
 Ziad l'avertit plusieurs fois de son indis-  
 crétion, & l'exhorta vivement à changer  
 de conduite à l'égard d'un prince qui l'es-  
 timoit ; ses remontrances ne servirent  
 qu'à enflammer davantage le fanatisme de  
 ce Musulman. Il n'épargna pas Ziad lui-  
 même, dont cependant il connoissoit bien

la rigueur. Un jour que ce ministre parloit au peuple dans la mosquée, Héger, qui, pour l'outrager, s'y étoit rendu avec ses partisans, entendit sonner l'heure de la priere, & se mit aussitôt à crier *Salat*, c'est-à-dire, à la priere. Ziad n'y fit point attention, & continua son discours. Alors Héger se mit à genoux, commença lui-même la priere; & l'exemple de ses partisans, qui la faisoient avec lui, entraîna tout le peuple. Ziad fut obligé de suivre le torrent, & de se confondre dans l'assemblée; mais il ne pardonna point cet affront à celui qui en étoit l'auteur. Il en écrivit aussitôt au Calife, & lui demanda la permission d'arrêter le séditieux, & de le faire conduire à Damas. Moavie refusa long-tems; mais enfin, cédant à la nécessité de faire un exemple, il permit à son ministre d'agir comme il le jugeroit conforme au bien de son service. Héger fut donc arrêté, chargé de chaînes, & conduit à Moavie, qui le condamna à perdre la tête. Quand il fut sur l'échafaud, il demanda quelque tems pour faire ses ablutions; cérémonie dont il s'acquittoit toujours régulièrement. Ensuite il récita deux prieres fort courtes; & s'étant levé: « Si j'avois craint la mort, dit-il, je les aurois fait plus longues. » Cependant, quand il vit son tombeau creusé, & tout prêt

à le recevoir, quand il apperçut le drap mortuaire, & le glaive de l'exécuteur hors du fourreau, cet homme intrépide fut faisi d'une frayeur soudaine. « Pourquoi tremblez-vous donc, lui demanda quel qu'un? -- Hélas! répondit-il, peut-on n'être pas ému à la vue d'un pareil spectacle? » L'exécuteur lui ayant dit de tenir la tête droite, il répondit qu'il ne vouloit pas contribuer à sa mort. Un moment après, on lui trancha la tête; puis on lava son corps, & on le mit en terre avec ses chaînes, comme il l'avoit ordonné. A l'instant de son exécution, Aïcha faisoit partir un courrier pour obtenir sa grace. Elle en fit de vifs reproches au Calife, & lui dit, de derrière son rideau: « Où étoit donc votre clémence, lorsque vous faisiez mourir Héger? -- Ma mere, répondit le prince, je la perds, quand je ne suis pas avec des personnes telles que vous. »

— [ 668. ] —

Un prince, nommé Sapor, qui s'étoit emparé de l'Arménie par la force des armes, envoie au Calife un ambassadeur nommé Sergius, pour lui demander du secours contre l'empereur des Grecs, qui se préparoit à le dépouiller de son usurpation. L'empereur, instruit de la députation

de son ennemi, charge l'eunuque André ; son favori, d'aller à Damas, pour engager le monarque Sarafin à se déclarer en sa faveur. Les deux envoyés arrivent en même tems, paroissent ensemble devant Moavie, & lui exposent le sujet de leur message. Le prince les écoute avec indifférence, & leur dit : « Vos maîtres sont également mes ennemis ; j'assisterai celui des deux qui m'offrira davantage. » Les ambassadeurs, déconcertés par une réponse si fiere, se retirent. Le lendemain, Sergius obtient une audience secrette. André, qui l'apprend, se transporte aussi-tôt chez le Calife, afin de détruire les mauvaises impressions que pourroit lui donner son ennemi. En entrant, Sergius, jettant sur son rival un œil de mépris, ne daigne pas se lever pour le recevoir. L'ambassadeur Grec, irrité de cet affront, lance sur cet incivil quelques traits fort piquans. Sergius lui replique, & finit par l'appeller misérable eunuque. Cette derniere injure met le comble à la fureur d'André, qui le menace de le traiter de façon qu'il n'auroit rien à lui reprocher à cet égard. Puis, s'approchant du Calife : « Seigneur, lui dit-il, voulez-vous donc soutenir un usurpateur dans sa révolte ? N'est-il pas plus glorieux pour les Musulmans, de venger les torts faits à un prince légitime ? — Je le veux

» bien, répond Moavie ; mais donnez-  
 » nous tous les revenus des terres de vo-  
 » tre domination , & nous vous permet-  
 » trons d'en être les seigneurs titulai-  
 » res ; si ce moyen ne vous plaît point ,  
 » nous vous dépouillerons de tout. —  
 » Vous regardez donc , reprend André ,  
 » vos Arabes comme le corps ; & les  
 » Grecs uniquement comme l'ombre ?  
 » L'empire n'achète point à ce prix une  
 » pareille protection. Vous nous délaissez ;  
 » mais le Dieu du ciel & de la terre , ce  
 » Dieu que vous outragez , n'abandonnera  
 » point ses serviteurs. » Ces derniers mots  
 mettent le Calife dans une si grande co-  
 lere , qu'il fait aussi-tôt chasser les deux  
 ambassadeurs , en les menaçant d'aller in-  
 cessamment dans leurs patries , faire payer  
 à leurs maîtres leur insolente témérité.

Avant de retourner à Constantinople ,  
 l'ambassadeur Grec voulut venger sur ce-  
 lui de Sapor l'injure qu'il en avoit re-  
 çue. Il précéda Sergius de quelques jour-  
 nées , & l'attendit sur les frontieres. Ce  
 dernier regagnoit sans crainte le chemin  
 de son pays. Arrivé dans une ville de la  
 dépendance de l'empereur , on l'arrête , on  
 le conduit devant l'implacable André , qui  
 le charge de reproches , & qui , d'une main  
 impitoyable , lui retranche les preuves de  
 la virilité. On suspendit au cou du pa-

tient cette triste dépouille, & on le renvoya de la sorte auprès de son prince.

[ 669. ]

Hassan meurt à Médine, empoisonné par sa femme, selon l'opinion de quelques auteurs Arabes (\*). Ils disent que cette

---

(\*) Pour justifier la mémoire de Moavie, qui fut, à bien des égards, un prince estimable, le lecteur équitable nous permettra, sans doute, de hasarder quelques réflexions au sujet de la mort d'Hassan, dont on l'accuse. Observons premièrement que les auteurs Arabes, qui racontent la mort infortunée du petit-fils de Mahomet, ne sont point d'accord entr'eux : les uns voulant qu'Hassan ait été empoisonné par son épouse ; les autres, par ses domestiques. Or ce défaut de conformité sur un même fait, prouve, dans les écrivains, ou de l'ignorance, ou de la passion ; & si l'on fait réflexion que Moavie étoit regardé par la plupart des Arabes comme usurpateur, en ce qu'il avoit dépouillé du Califat, Ali & Hassan, & comme novateur, en ce qu'il rendit héréditaire le trône de Mahomet, on reconnoitra sans peine, que le fanatisme seul a fait imaginer cette calomnie ; & qu'au lieu de dire simplement qu'Hassan étoit mort d'une maladie violente, mais naturelle, on a mieux aimé trahir la vérité, en donnant pour elle des soupçons hors de toute vraisemblance, parce qu'ils pouvoient contribuer à faire haïr un monarque que des milliers de Musulmans détestent par principe de religion. En effet, quel eût été l'objet de Moavie, en fai-

perfidie épouse, gagnée par Yézid, fils de Moavie, & par ce Calife lui-même, qui lui promit de lui donner son fils & cinq cents mille pièces d'or, ôta le jour au prince son mari, en le frottant avec un

fant périr un prince qui s'étoit dépouillé sans contrainte de la souveraine autorité, & qui, depuis son abdication, malgré les instances du Calife, n'avoit jamais voulu prendre la moindre part aux affaires publiques? Si sa mort lui étoit nécessaire, pourquoi le laisser exister? pourquoi le combler de biens & d'honneurs, durant les huit années qu'il vécut en simple particulier à Médine? Etoit-ce, comme le dit d'Herbelot, d'après le témoignage d'Hafedh-Abra, auteur partial, parce qu'il avoit promis à Hassan de conserver à ses enfans le droit au Califat? Mais, en procurant la mort de ce prince, anéantissoit-il ce droit, puisqu'Hassan laissoit quinze fils, & Houssein, son frere, petit-fils, comme lui, du législateur des Arabes, qui pouvoient le revendiquer, & qui le revendiquerent en effet? N'eût-il pas mieux fait de se débarrasser de ces derniers, plutôt que d'attenter aux jours d'un Musulman entièrement détaché des choses de ce monde? Cependant il les traita toujours avec les égards dûs à leur naissance; il leur pardonna même plus d'une fois des révoltes; & nous voyons qu'en mourant, il recommanda à Yézid, son fils, d'en user de même à leur égard. Ainsi tout concourt ce semble à démontrer la fausseté de l'accusation intentée contre Moavie; & quoique ce récit ait été copié, d'après d'Herbelot, par tous les auteurs modernes, nous n'avons pu l'admettre.

linge rempli d'un poison subtil, qui devora les entrailles du petit-fils de Mahomet, & le fit descendre en peu d'heures au tombeau. Ils ajoûtent qu'Hosseïn, frere d'Hassan, ayant appris cette action barbare, vint trouver le prince moribond, & lui demanda quel en étoit l'auteur. » Mon frere, répondit Hassan, la vie de » l'homme est composée de jours qui s'évanouissent bientôt. Laissez en repos le » coupable, jusqu'à ce que nous paroissions lui & moi devant le tribunal de » l'Eternel, où il recevra sa récompense. » Enfin ils terminent leur récit, en disant que Moavie, qui, dans le dessein de transmettre le trône à son fils, vouloit se défaire d'Hassan, le seul Arabe qui pût s'opposer à ce projet, se contenta d'envoyer à sa veuve & à sa meurtriere l'argent qu'il lui avoit promis, mais qu'il se garda bien de la donner pour épouse à son cher Yérid.

[ 672. ]

Le fameux Ziad est attaqué de la peste. Il sentit une douleur si cruelle à la main, qu'il voulut se la faire couper; mais, avant, il consulta un Cadi ou juge, pour sçavoir s'il pourroit employer ce moyen en conscience. « Seigneur, répondit le docteur, » si le terme de votre vie est arrivé, il

» est à craindre que vous ne paroissiez de-  
 » vant Dieu , sans une main que vous  
 » aurez fait couper exprès pour ne point  
 » paroître devant lui ; & , si vous n'êtes  
 » point encore parvenu à la fin de votre  
 » carrière , vous resterez manchot parmi  
 » les hommes , ce qui sera pour votre fils  
 » un reproche perpétuel (\*). Ainsi , soit  
 » que cette maladie vous mette au tom-  
 » beau , soit qu'elle vous épargne , croyez-  
 » moi , conservez votre main. » Cette dé-  
 » cision arrêta Ziad pour quelques jours ;  
 mais , comme le mal augmentoit de plus  
 en plus , il résolut enfin de souffrir l'opé-  
 ration. Cent cinquante médecins qu'il  
 avoit à son service , se rendirent , par son  
 ordre , auprès de son lit , armés chacun  
 des instrumens les plus cruels de la chi-  
 rurgie. Ce terrible appareil , & la vue des  
 fers rouges qu'on devoit appliquer sur la  
 plaie pour la cautériser , causerent une  
 telle frayeur au gouverneur de Basrah ,  
 qu'il perdit connoissance , & mourut peu  
 de tems après. Obéidalla , son fils , lui suc-  
 céda dans ses dignités , & marcha si bien  
 sur ses traces , que sa postérité a formé ,  
 dans l'Yémen , une dynastie de princes qui

---

(\*) Rien de plus ordinaire chez les Arabes ,  
 que de donner aux enfans un surnom ou sobri-  
 quet tiré de quelque imperfection de leurs peres.

ont régné sur cette province, sous le nom d'enfans de Ziad. Aussi-tôt après la mort de cet habile ministre, le Calife dépouilla le cruel Samra de la lieutenance de Basrah. A cette nouvelle, cet homme sanguinaire fut transporté d'une telle fureur, qu'il s'écria : « Que Dieu maudisse Moa-  
» vie ! Si j'avois servi l'Eternel aussi-bien  
» que ce Calife, il ne me damneroit ja-  
» mais (\*).

[ 673. ]

Quoique Moavie résidât à Damas, le bâton & la chaire de Mahomet restoient cependant à Médine. Ces précieuses dépouilles du prophète pouvoient servir aux partisans d'Ali, qui peuploient alors l'ancienne capitale de l'Arabie. Le Calife veut leur enlever ces monumens sacrés. Par son ordre, des soldats arrivent à Médine ; mais, au moment qu'ils portoient leurs mains sacrilèges sur la chaire & sur le bâton de l'apôtre, une éclipse de soleil, si grande qu'on appercevoit les étoiles en plein jour,

---

(\*) Le cardinal Thomas Wolsey, ministre & favori de Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant été disgracié : « Hélas ! dit-il, si j'avois servi  
» le Roi du ciel, avec la même fidélité que j'ai  
» servi le roi mon maître, sur la terre, il ne  
» m'abandonneroit pas dans ma vieillesse, comme  
» mon prince m'abandonne aujourd'hui. »

les

les arrête, & jette la consternation dans toute la ville. Moavie en fut instruit; & cédant aux préjugés de son siècle, il crut voir, dans ce phénomène ordinaire, une preuve de la colere de Dieu, & se désista de son dessein.

Saëd & Mervan tenoient alors le premier rang dans Médine. Partisans secrets de la maison d'Ali, la conformité de leurs sentimens avoit produit entr'eux une liaison intime. Moavie, qui sçavoit tout ce qui se passoit dans ses états, craignit les suites de cette union, & voulut la rompre. Il avoit donné à Saëd le gouvernement de Médine; il le lui ôta pour en revêtir Mervan son ami, avec ordre de faire abbatre la maison de son prédécesseur, & de saisir tous ses biens. Mervan, obligé malgré lui d'obéir, mande Saëd, & lui expose la volonté du prince, à laquelle il ne se conforme qu'à regret. «Vo-  
» tre résolution est donc prise, lui dit  
» Saëd? J'espérois cependant de votre  
» part un traitement plus doux. — Eh!  
» mon ami, lui dit le gouverneur, que  
» voulez-vous que je fasse? Vous connois-  
» sez l'humeur impérieuse de Moavie; si  
» je vous épargne, je suis perdu. Lorsque  
» vous commandiez dans Médine, s'il  
» vous eût ordonné contre moi ce qu'il  
» m'ordonne contre vous, eussiez-vous re-

» fusé d'obéir. » Aces mots, Saëd produi-  
 t une lettre que le Calife lui avoit  
 écrite durant son administration, & par  
 laquelle il lui ordonnoit de faire abbatre  
 la maison & de confisquer les biens de  
 Mervan. « Vóyez, lui dit-il en même  
 » tems, sur quels principes je me suis  
 » conduit. » Mervan fut surpris de ce qu'il  
 apprenoit, & ne put s'empêcher d'admi-  
 rer la générosité de Saëd. Tous deux re-  
 connurent aisément que ce n'étoit-là qu'un  
 artifice de Moavie pour les brouiller en-  
 semble : cet éclaircissement resserra les  
 nœuds de leur amitié ; &, dans cette oc-  
 casion, le sentiment triompha de la poli-  
 tique. Le Calife lui-même ne tarda point  
 à rougir d'une ruse si peu digne de son  
 rang : il révoqua l'ordre injuste qu'il  
 avoit donné ; &, charmé de l'union de ces  
 deux amis, il fit des excuses à l'un & à  
 l'autre. Heureux du moins les princes,  
 quand ils ne craignent pas de réparer les  
 fausses démarches que l'imprudence leur  
 fait faire !

✿ [674.] ✿

Un jeune homme, épris d'amour, avoit  
 épousé une fille Arabe, merveilleusement  
 belle ; & bientôt il eut dépensé pour elle  
 des biens assez considérables. L'indigence  
 les obligea d'aller à Cufa, pour trouver

dans leur industrie les moyens de subsister. Ils passèrent un jour devant le gouverneur de la ville, qui, ravi de la beauté de cette jeune épouse, l'enleva de force d'entre les bras de son mari, qu'il menaça de mettre en prison, s'il osoit réclamer contre cette violence. Cet infortuné, qui comptoit pour rien la perte de la vie, en comparaison de celle de sa femme, va sur le champ se présenter à Moavie, se jette à ses pieds, & lui récite quelques vers, dans lesquels il exprimoit sa situation présente. Moavie, comme tous les Arabes, étoit sensible aux charmes de la poésie; &, touché d'ailleurs de l'injustice criante faite à cet homme, il envoie aussitôt un courrier au gouverneur, avec ordre de restituer dans le moment à son époux la femme qu'il avoit enlevée. Le gouverneur, que sa passion transportoit, répond au courrier, que, si le Calife veut lui permettre de vivre l'espace d'une année avec une personne si aimable, il consent d'avoir la tête tranchée au bout de ce terme. Moavie voulut être obéi; & l'imprudent ministre relâcha malgré lui sa captive. Le monarque fut curieux de voir une femme qui allumoit de si vives passions. Il fut surpris de l'éclat de ses charmes; mais il admira bien davantage son esprit & l'élégance de ses expressions. Dans la

conversation qu'il eut avec elle, il lui demanda en riant, lequel des deux elle aimoit le mieux, du gouverneur de Cufa; ou de son mari. Pour toute réponse, elle le pria de lui rendre son époux. Moavie la satisfit; & couronna ce bienfait, en lui donnant un riche équipage & une grande quantité d'or, afin de rétablir les affaires de son mari, qui s'étoit ruiné pour elle.

[ 675. ]

Jusques-là le Califat avoit été électif: Moavie entreprend de le rendre héréditaire, en faveur d'Yérid, son fils. La tendresse paternelle pouvoit seule excuser ce choix. Yérid n'avoit d'autre mérite qu'un grand fond de bonté; mais l'amour excessif de la débauche, des mœurs déréglées, la fureur du jeu, la passion du vin, éclipsoient en lui cette unique vertu. Tant de vices, & l'irrégularité de la démarche du Calife, qui ne tendoit à rien moins qu'à priver les Musulmans de leur plus cher privilège, éloignerent d'abord tous les suffrages. Mais l'habile monarque triompha des obstacles: ses trésors subjuguèrent les uns; les autres furent séduits par l'artifice, ou intimidés par la crainte; & le jeune prince fut reconnu pour collègue de son pere, par toutes les provinces de l'empire Sarasin. Le jour où l'on proclama

le nouveau souverain, Moavie fit à Dieu cette priere, en présence de tout le peuple : « Seigneur, affermissez mon fils sur » le trône, s'il en est digne, comme je » le crois. Mais si je me trompe, ô mon » Dieu ! arrachez de ses mains un sceptre » qu'il ne porteroit point pour votre gloire. »

Après son intronisation, Yézid donna audience aux ambassadeurs, envoyés des divers endroits de l'empire, pour le féliciter. Anaf, oncle du jeune prince, les accompagnoit. Moavie, qui étoit aveuglé sur le prétendu mérite de son fils, engagea son frere à l'entretenir ; & pour donner occasion à Yézid de faire briller les talens qu'il lui supposoit, il les laissa quelque tems seuls. Ensuite, prenant Anaf en particulier : « Eh bien ! lui dit-il, que » pensez-vous de notre enfant ? — Si je » ments, seigneur, répondit le vieillard, » je crains de déplaire à Dieu ; & si je » dis la vérité, je crains de vous déplaire. » Mon frere, vous connoissez mieux que » personne les qualités & les défauts de » votre fils. Je dois vous écouter, je dois » vous obéir, sans juger du mérite de » mes maîtres. »

[ 676. ]

Un voleur Arabe, ayant été condamné à perdre la main, vient trouver le Calife,

& lui demanda sa grace par quatre vers fort élégans. Moavie, charmé de l'esprit de cet homme, lui pardonna son crime, & lui donna même quelque argent. On remarque que ce fut la première sentence prononcée parmi les Musulmans, qui n'eut pas son exécution. Avant Moavie, aucun Calife n'avoit osé faire grace à ceux que les juges ordinaires avoient condamnés.

[ 677. ]

La célèbre Aïcha, veuve de Mahomet, meurt à Médine, comblée d'années & d'honneurs. Elle n'avoit que neuf ans, lorsque le prophète l'épousa. Elle lui survécut long-tems, & fut inhumée auprès de son tombeau, avec toute la pompe que méritoit une femme révérée comme une prophétesse.

[ 678. ]

Arvah, tante de Moavie, vient lui rendre visite à Damas. Cette femme, que le rang de son neveu & son extrême vieillesse rendoient vénérable, étoit cousine germaine d'Ali. Elle gémissoit, comme tous les Musulmans, de voir Yézid sur le trône : elle ne put cacher ses sentimens ; & dès que le Calife l'eut saluée, elle lui fit ces reproches : « Avez-vous pu, sans redouter la céleste vengeance, violer tou-

» tes les loix du Musulmanisme, en mettant  
 » le sceptre entre les mains de votre fils ?  
 » Non-content d'avoir dépouillé de l'au-  
 » torité suprême Ali, votre parent &  
 » le compagnon de l'apôtre de Dieu, vous  
 » enlevez encore à sa postérité les droits  
 » qu'elle a au trône sacré du prophète.  
 » Vous avez traité les Musulmans comme  
 » Pharaon traita les enfans d'Israël : ô  
 » mon neveu ! vous êtes le tyran de vo-  
 » tre patrie...» Moavie écoutoit tout cela  
 sans rien dire, lorsqu'un de ses courtisans,  
 perdant patience, dit à l'indiscrete Arvah :  
 » Taisez-vous, ma bonne dame ; vous  
 » parlez comme une folle. -- Que dis-  
 » tu, fils de prostituée, reprit Arvah avec  
 » fureur ? vil esclave d'un tyran, oses-tu  
 » bien outrager ma vieillesse ? » Moavie  
 l'appaisa, & lui dit : « Que Dieu par-  
 » donne le passé ! Que souhaitez-vous de  
 » moi, ma tante ? -- Deux mille piéces d'or,  
 » répondit-elle, afin d'acheter un fonds  
 » de terre pour les pauvres de notre fa-  
 » mille ; deux autres mille piéces d'or pour  
 » marier nos parens indigens ; & deux  
 » autres mille pour moi-même, afin d'a-  
 » voir de quoi me soulager dans mes  
 » pressans besoins. » Cette somme lui fut  
 aussi-tôt comptée par l'ordre du Calife...